FORMULE

POUR

ADMINISTRER MÉTHODIQUEMENT

L'EAU MINÉRALE ANTI-PUTRIDE ET ANTI-SCORBUTIQUE, DE BEAUFORT,

Avec un Traité des Maladies relatives à la Marine, où elle est propre;

PAR M. F. D. B. ancien Professeur Royal de Médecine et Médecin ordinaire du Roi.

Laudatur ab his, culpatur ab illis.

RÉIMPRIMÉ PAR LES Ccns. [redacted]

A PARIS,

Chez { PILARDEAU, Imprimeur-Libraire, rue André-des-Arts, N°. 20.
CROULLEBOIS, Libraire, rue des Mathurins, N°. 398.

Avec Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

QUOIQUE l'Ouvrage que nous donnons au public, par ordre du gouvernement, paroisse ne regarder que les marins, les matelots, les habitans des Colonies et les nègres, néanmoins les maladies qui y sont traitées à la suite *de la Formule très-détaillée, pour administrer avec précision et méthode l'Eau Minérale Anti-putride dans les maladies relatives à la Marine*, excepté celles qui regardent les nègres, se manifestent également dans tous les pays habités de l'univers.

Il manquoit à la pratique de la médecine une plus grande connoissance des acides en général de toute qualité, tant minérale que végétale, pour découvrir d'autres secours pour la conservation des hommes et le rétablissement de leur santé, que ceux qu'on a découvert par la chimie jusqu'à

présent. Les remèdes tirés des acides sont, sans contredit, les plus vertueux qu'on puisse trouver dans nos pharmacies. Les propriétés des acides sont si étendues, qu'on doit espérer, par de longs travaux et des combinaisons de plusieurs espèces, pouvoir en tirer des plus grands avantages. C'est par de pareils soins que nous sommes parvenus à découvrir, depuis plus de trente ans, le spécifique dont les plus grands médecins, et sur-tout *Baglivi* et *Sydenham*, ont recommandé la recherche, afin de mieux réussir qu'on ne l'a fait, à attaquer directement et avec force *la cause primitive* ou *éloignée des maladies*, et dissiper *les causes prochaines et secondaires* qui en dépendent en partie.

Les expériences les plus authentiques qui ont été faites dans toutes les parties de l'univers, prouvent incontestablement que la découverte

que nous avons faite de l'Eau Minérale Anti-putride, qui porte le nom *de Beaufort*, est, jusqu'à présent, le meilleur spécifique qu'on ait pu désirer, pour l'utilité de la Marine à tous égards.

En effet, les expériences à Saint-Domingue, en 1777, dans le mois de mai et de juin, sur trois cents soldats d'artillerie, et celle qui fut faite aux environs de Grenoble, sur soixante malades dans la même année et le même mois, prouvent, sans replique, malgré la distance de deux mille lieues d'un pays à l'autre, et dans des différens climats, que l'Eau Anti-putride arrête le cours funeste des fièvres malignes, épidémiques, sans qu'il soit mort un malade, lorsqu'on en a ordonné l'usage avant le troisième jour de la maladie; et il est certain qu'on n'a trouvé jusqu'à présent aucun remède qui réunisse avec sûreté autant

de propriétés que cette Eau Anti-putride en a; elle agit, par les mêmes principes, dans d'autres circonstances, avec le même succès, dont les preuves sont si évidentes et constantes, qu'elles ont mérité l'attention du gouvernement, qui a paru desirer de les faire renouveller sur mer et dans les colonies.

Ce n'est pas sans peine, sans obstacles et sans des oppositions permanentes, que nous sommes enfin parvenus à vaincre des résistances presque insurmontables, qui n'auroient jamais dû se rencontrer ici, relativement à l'importance d'une découverte nouvelle, expérimentée, qui ne devoit point éprouver de contrariétés, parce que les expériences rigoureuses qui en ont été faites, n'en souffrent aucune.

Il est vrai que le préjugé qu'on a pris soin de suggérer, l'emporte souvent sur les avantages les plus sensibles et

les plus grands, et sur-tout lorsque des personnes de l'art, qui ont quelque consistance dans le public, y donnent lieu. Mais lorsque, malgré ces résistances, ont parvient à les surmonter, on donne un essor si grand dans le public aux vertus et aux propriétés de la découverte, qu'on ne peut qu'avoir obligation à certaines personnes de les avoir formées et publiées.

Il est constant que si l'on éprouve invariablement dans tous les tems là même uniformité dans les effets heureux de l'Eau Minérale *de Beaufort* dans les différens climats de l'univers, on ne pourra, quand la bonne-foi présidera sur l'opinion qu'on doit en voir, qu'admirer ses effets, pour arrêter les progrès funestes des maladies épidémiques, sans perdre un malade, lorsqu'on leur prescrira l'usage abondant de cette Eau les trois premiers

jours de la maladie, et avant que l'inflammation ne devienne gangréneuse; ce fait, qui est authentique, a cependant eu une peine inconcevable à percer jusque dans le sanctuaire de la vérité, dont on avoit pris soin de fermer doublement les avenues. Combien de milliers d'hommes précieux à l'Etat n'auroient-on pas sauvé, si l'on avoit, au contraire, fortifié la confiance du public et du gouvernement, au lieu de la détruire? Falloit-il révoquer en doute des effets qu'on pouvoit renouveller à toute heure, si l'on en soupçonnoit tant soit peu la réalité? Ne falloit-il pas, comme on l'a fait, vérifier les expériences avec diligence, pour guérir des malades qu'on ne pouvoit point sauver par des remèdes trop impuissans et foibles pour surmonter les résistances des maladies *aiguës*? N'est-ce pas le cas où le zéle, l'attachement et le devoir des méde-

cins, amis de l'humanité, doivent se manifester, au lieu de mettre des obstacles à la publicité des effets extraordinaires et précieux d'une pareille découverte ? Il n'y a personne qui ne pense qu'on n'ait dû se hâter de renouveller les faits par de nouvelles épreuves et de prendre tous les éclaircissemens possibles dans tous les pays où le spécifique a opéré, des effets publics qui l'ont accrédité.

Si l'on considère qu'on garantit infailliblement l'eau des équipages de la corruption, et qu'on peut la rétablir sur-le-champ dans son premier état, en la rendant plus lympide et salubre qu'elle ne l'a jamais été, et qu'on est assuré de préserver, par son usage habituel sur mer, les matelots du scorbut et des maladies inflammatoires, dyssenteriques et putrides; auxquelles les matelots sont si souvent sujets, on ne pourra qu'être très-em-

pressé d'en conseiller l'usage, ou d'en renouveller les expériences dans les voyages de l'Amérique ou de l'Inde, où les occasions sont si fréquentes. Il n'y a pas de médecins bienfaisant qui ne doive être porté avec empressement à rendre de pareils services, surtout lorsqu'ils intéressent essentiellement le gouvernement et le public.

Les objets que nous allons rapporter dans cet avertissement, sont encore au-dessus de ceux dont nous venons de faire le détail des conséquences.

Toutes les personnes qui ont connoissance de la nécessité qu'on a d'avoir des nègres pour la culture des habitations de l'Amérique et des Indes, ne cesseront de publier qu'on n'en peut acheter qu'à gros prix et rarement; que les habitans se trouvent forcés, par nécessité, d'aller ou d'envoyer à la traite des nègres sur les côtes d'Afrique, en courant des dan-

gers très-souvent ruineux par la mortalité des nègres, lorsque les maladies inflammatoires et la petite vérole se manifestent dans les navires, où les nègres sont placés. S'il est vrai, comme on l'a éprouvé, qu'on sauvera infailliblement les matelots et les nègres de la traite jusqu'à leur destination, n'aura-t-on pas une ressource précieuse dans l'usage de l'Eau Anti-putride, en pareille circonstance, et ne devroit-on pas faire renouveller cette épreuve, pour la constater pour le bien du gouvernement et des habitans des colonies, plutôt que de dépriser un moyen si essentiel, comme on l'a voulu faire jusqu'à présent? Une pareille conduite ne pourra qu'être blâmée des personnes de bien les plus sensées, et les moins intéresées à cet objet.

Il me semble qu'il n'y a rien dans le monde de plus cher que la vie des hommes, et que lorsqu'on est assuré de

n'avoir pas de remèdes connus assez puissans pour surmonter la résistance rebelle des maladies dangereuses et mortelles, on doit vérifier cent fois les faits par des expériences qui ne soient point douteuses, pour s'assurer constamment et invariablement si le spécifique, qui a produit des effets visibles, et qui a par conséquent mérité de la confiance, est aussi essentiellement utile qu'on le dit, et s'il opère en tout tems les mêmes effets dans les cas qu'on l'a publié dans cet Ouvrage, et dans plusieurs autres circonstances antérieures à celle-ci.

Si l'on veut pour un instant se transporter en esprit dans les habitations de l'Amérique, on y verra peut-être 20 à 30 mille nègrillons attaqués du *tetanos*, ou *mal de mâchoire*, périr dans les neuf premiers jours de leur naissance, sans qu'on ait put trouver le moyen de les sauver jusqu'à pré-

sent. On verra que de dix nègrillons, il en meurt souvent huit, même neuf, et que si l'on avoit pu trouver le moyen de les sauver, comme nous l'avons trouvé nous-même, on auroit enrichi les habitans des colonies et procuré de plus grands avantages à l'état; on auroit aperçu sans peine que l'on auroit conservé plus de nègres tous les ans dans les colonies qu'il n'y en faut, sans aller à la traite, à gros frais, chercher en Afrique les nègres qui sont nécessaires à la culture des terres: un bien de cette conséquence qui intéresse en même tems l'humanité, peut-il être apprécié? Et les médecins des colonies qui ont le pouvoir de faire vérifier des faits de cette conséquence, n'ont-il pas dû s'assurer de la possibilité de sauver les nègrillons nouveaux nés, par le moyen que nous avons indiqué, d'aprés les principes les plus sains de la médecine, plutôt que de

les négliger, tandis qu'on pouvoit en vérifier les expériences à toute heure par d'autres semblables ?

Les connoissances que nous avons acquises en exerçant les fonctions de notre *Chaire Royale de médecine, en l'Université d'Aix, en Provence*, celles que nons avons puisées constamment dans nos hôpitaux et dans notre pratique pendant quarante ans, nous ont appris, sans aucun doute, que l'on peut guérir les nègres de la petite vérole sans dangers, à tous égargs, par le moyen de l'Eau Anti-putride, et qu'une pareille découverte ne sauroit être plus précieuse aux habitans des colonies où cette maladie, est plus funeste qu'ailleurs, par rapport aux grandes chaleurs qui augmentent la vélocité du sang, plus qu'elle ne l'est dans des climats tempérés.

Si les propriétés de notre spécifique pouvoient être suppléées par tout au

tre moyen, si les effets ne portoient que sur des maladies peu essentielles, il seroit indifférent que nous eussions fait la découverte de notre Eau Anti-putride ; elle n'auroit jamais pu mériter l'attention du gouvernement ; mais lorsqu'on n'a point trouvé jusqu'ici de remède qui puisse arrêter constamment les effets funestes des fièvres malignes, épidémiques et pestilentielles, ceux de la petite vérole, ceux de la maladie périodique du port de Rochefort, ceux du *tetanos*, ou *mal de mâchoire*, ceux du *chic*, maladie ordinaire aux nègres, et le *piam*, on ne pourra pas dire que cette découverte soit de peu de conséquence, puisqu'en constatant ses effets invariables par des expériences faciles à être renouvellées, démontreront qu'il n'y a jamais eu de médecin, depuis Hyppocrate, (nous osons le dire,) qui ait rendu autant que nous, d'aussi grands

services au public, puisque nous aurons sauvé tous les ans dans les colonies 25 à 30 mille personnes de plus qu'on n'en a sauvé jusqu'à présent: attendu que les remèdes qu'on a employé, étoient au-dessous de la résistance du mal; au lieu que par l'usage de notre découverte, on est assuré d'être graduellement au-dessus de celle des causes des maladies, où l'Eau Anti-putride peut être employée, ce qui nous a obligé de constater les maladies, relatives à la marine, où elle est propre.

Nous n'aurions pas rempli parfaitement les vues du ministre de la marine, qui *nous a ordonné de composer la Formule très-détaillée, pour administrer l'Eau minérale Anti-putride à l'usage de la marine*, si nous ne les avions traitées dans cet ouvrage: les ulcères et les plaies sont du nombre, mais les maladies *épi-*

zootiques le sont bien davantage, puisqu'elles sont périodiques en Amérique, et que la mortalité du bétail y cause des pertes et du dérangement dans la culture et dans les fabrications des objets qu'on en retire, qui sont d'autant plus ruineuses, qu'il est très-difficile de les réparer. Nous n'avons pu donner dans cet ouvrage qu'une idée succinte du moyen de garantir le bétail de cette maladie, mais nous nous réservons de faire incessamment un Traité complet sur l'*épizootie*, à l'usage principalement de la marine, où cette maladie est si dangereuse, funeste et ruineuse pour les habitans des colonies.

Ce sera dans cet ouvrage, utile à l'humanité, à l'agriculture et au commerce des colonies et par conséquent à l'Etat, que nous donnerons une idée générale des maladies et des connoissances qu'un médecin doit

avoir, avant de les traiter; nous ferons remarquer aussi la différence qui existe entr'elles, quoiqu'elles soient presque toutes asservies aux mêmes causes et aux mêmes principes.

On ne sera, sans doute, point étonné qu'un ouvrage de cette importance nous ait conduit à nous élever contre le ridicule impardonnable que l'on prête à la science de la saine médecine, si sage, si profonde et si admirable par elle-même, tandis qu'il ne devroit en subsister que contre l'individu personnel qui en fait un mauvais usage, qui n'agit que par routine et à l'aveugle, qui ne connoît d'ailleurs ni ses principes, ni ses ressources, ni les moyens qu'elle offre pour entretenir la santé, et la rétablir quand elle est dérangée.

Au reste, nous nous croirons complettement indemnisé de toutes nos veilles, si, après les avoir employées

utilement à la recherche de la vérité que nous avons découverte, en surprenant la nature dans ses admirables opérations, nous pouvons réussir et démontrer invariablement que le principe primitif d'une multitude de maladies, dérive et dépend uniquement *de l'altération*, *du feu* et *de l'alkali*, qui ne peuvent être détruits radicalement que par l'usage des acides combinés, adoucis, chargés de sels neutres et fondans : nous pouvons parvenir à rendre cette importante et précieuse vérité assez sensible, pour que l'humanité en général puisse la mettre à profit, et que notre patrie et tous les citoyens qui la composent, puissent en retirer les avantages qu'ils doivent nécessairement en attendre, d'après nos découvertes et nos expériences, dont la plupart sont constantes et vérifiées.

TABLE
DES MATIÈRES.

Fin de la Table des Matières.

FORMULE



FORMULE DÉTAILLÉE,

SUR *la manière d'administrer, avec succès*, L'EAU ANTI-PUTRIDE DE BEAUFORT, *à l'usage de la Marine, etc.*

L'EAU ANTI-PUTRIDE, inventé par le Sieur FAURE DE BEAUFORT, ancien Professeur Royal de Médecine en l'Université d'Aix, en Provence, et Médecin ordinaire du Roi, est presque généralement connue dans toutes les parties de l'Univers.

L'invention de cette Eau a eu ses épines et ses difficultés, comme toutes les Sciences et les nouvelles Découvertes ont éprouvé les leurs ; ce n'est que par une longue suite d'expériences frappantes et multipliées, et après plus de trente ans de travail et de persévérance, qu'elle est enfin parvenue à sur-

monter les obstacles qui s'opposoient depuis long-tems au bien que son usage doit procurer à la Marine, au Commerce et à l'Humanité en général.

Les différentes propriétés de cette Eau, constatées par une foule d'expériences sur mer, dans les Colonies, etc. semblent n'avoir été principalement inventées que pour la conservation des Matelots et la sûreté de la navigation, en garantissant l'Eau des barriques des équipages, de la putréfaction, si nuisible à la santé des Marins.

C'est à la vue de la solidité des preuves qui constatent que l'Eau Anti-putride de Beaufort, préserve et guérit les maladies scorbutiques, putrides, inflammatoires et malignes; qu'elle empêche l'eau commune qu'on embarque de se corrompre en mer; qu'elle s'oppose à la génération des vers, et qu'elle rétablit même l'eau corrompue dans son état naturel; et c'est à l'aspect de ces preuves, que M. le Marquis de Castries (1), voulant s'assurer par lui-même de toutes ces vérités, pour qu'elles ne soyent jamais susceptibles

---

(1) Ministre de la Marine.

de contradiction, vient d'autoriser le Sieur Faure de Beaufort, par sa lettre du 2 de Février dernier, à envoyer à M. l'Intendant de la Marine, au port de Brest, une certaine quantité de bouteilles de son Eau Anti-putride, *avec une Formule très-détaillée sur la manière dont elle doit être administrée.*

Pour nous conformer ponctuellement à cet ordre, et pour remplir de notre mieux les vues éclairées du Ministre, nous démontrerons ici les principes qui font agir directement ce nouveau secours de la Médecine sur la cause primitive des maladies auxquelles il est propre, et nous donnerons ensuite la manière de composer avec cette Eau, la boisson des malades et celle des personnes qui se portent bien, afin de les préserver et de les guérir sur mer etc. des maladies dont elles sont si souvent attaquées.

Nous n'oublierons pas non plus la préparation de cette Eau dans les différentes gradations des plaies récentes, ainsi que des vieux ulcères qui ne sont que trop fréquens dans la Marine, qu'on guérit promptement avec cette Eau, employée extérieurement et intérieurement.

Nous observerons en même tems que *Baglivi* et *Sydenham*, (Médecins, dont le nom seul fait l'éloge,) avoient pressenti l'un et l'autre la nécessité de la recherche et de la découverte d'un pareil spécifique, lorsqu'ils travailloient tous les deux à l'Histoire des Maladies humaines, pour en faire parfaitement connoître toutes les espèces et les genres.

Cette entreprise, si difficile à remplir, leur fit imaginer qu'un remède spécifique à tous. égards, qui porteroit directement ses propriétés sur la cause primitive et constante des maladies en abrogeroit infiniment le traitement et la guérison, ce qui les obligea d'inviter, par leurs savans Ouvrages, ceux qui se livrent à l'étude de la Médecine, à tâcher de découvrir d'une manière *dogmatique* ou *empyrique*, un spécifique aussi essentiel à la pratique de la Médecine, que précieux au bonheur de l'Humanité.

Plusieurs savans, comme *Belligny*, *Keill*, *Nenter*, *Michelotty*, *Boërhaave et Pitcarn*, ont suivi les mêmes principes et les mêmes vues; ils ont même réussi, par l'Anatomie et les Mathématiques, à développer bien des secrets de la nature; mais ils n'ont fait

qu'embellir la théorie de la Médecine, et à quelques Théorèmes près qu'ils ont donné sur la circulation du sang et sur la saignée, on peut dire, avec vérité, que la pratique ne s'est pas encore apperçue de l'utilité de leur travail, pour découvrir le spécifique, dont *Sydenham* avoit conçu la nécessité absolue de la recherche.

Le Sieur *de Beaufort*, qui remplissoit à la fleur de son âge les fontions pénibles de Professeur Royal de Médecine, en l'Université d'Aix, étoit chargé également du soin de plusieurs Hôpitaux. Il voyoit chaque jour sous ses yeux, qu'en suivant avec trop de docilité la marche et la méthode habituelle de ses Prédécesseurs, il n'en résultoit malheureusement que des guérisons précaires et accidentelles, et jamais de générales et d'uniformes; il résolut d'abandonner dans sa Pratique tous les systêmes, les hypothèses, les conjectures grossières, les routines et les préjugés dont les jeunes Médecins sont si mal à propos antichés, pendant les premières études de leur Pratique; il prit la résolution de n'étudier la nature que dans les maladies, plutot que dans les livres, pour en connoître plus particulièrement les

causes, les cours, les penchans, les accroissemens et les déclins, afin de trouver d'une manière dogmatique ou empyrique, (comme nous l'avons dit ci-dessus,) un spécifique assez puissant pour servir, à tous égards, à leur traitement principal, en attaquant directement et détruisant la cause primitive des maladies.

Pour effectuer ce projet, il présida à l'ouverture de plus de huit cents cadavres; il fit sur eux mille et mille expériences, et après s'être invinciblement assuré de la structure des parties solides qui composent notre individu, il tira les plus grandes conséquences de leur action, relativement à la circulation, aux sécrétions de toute espèce, etc., dont il considéroit tous les jours l'admirable contexture des vaisseaux capilaires, leur mécanique, leurs effets, dont le plus petit désordre peut occasionner les maladies les plus dangereuses et les plus graves.

Il jugea dès-lors du dérangement de leurs fonctions et des suites; il savoit déjà par des expériences que la cause première de toutes les maladies dépendoit du feu et de l'alkali, et que le spécifique, dont la découverte a été recommandée par *Sydenham*, ne pouvoit

exister que dans les acides, qui sont les ennemis et les contraires du feu et de l'alkali.

Mais comme les acides minéraux sont sujets à quelques inconvéniens, il s'est longtems occupé du soin de les rendre doux, agréables et sans danger, afin de les mettre à même d'être pris en grande quantité dans les circonstances qui l'exigent; ce travail important, qu'il a effectué par l'addition de différens sels, qui donnent plus d'étendue aux effets des acides minéraux et végétaux unis ensemble, lui a appris que l'Eau Antiputride, après une infinité d'expériences réitérées, est le véritable spécifique, à tous égards, dont on a expressément desiré la recherche.

OBSERVATIONS

SUR le moyen d'employer, avec fruit, en Médecine, L'EAU ANTI-PUTRIDE DE BEAUFORT.

POUR employer avec discernement l'Eau Anti-putride, il faut s'attacher non-seulement à connoître les causes prochaines des maladies humaines, mais encore celles qu'on appelle *éloignées*, que de célèbres auteurs appellent, les Principes *primitifs des maladies*, ou *les semences morbifiques* ; ces dernières sont souvent assez dificiles à connoître, mais on y parvient beaucoup plus aisément, lorsqu'on étudie parfaitement les causes prochaines.

C'est ce qui a fait dire à *Wansvietin*, Contemporain de *Boërhaave*, *que la connaissance des causes primitives et éloignées*, ou *procatarctiques*, est infiniment utile et nécessaire à la pratique de la Médecine, et qu'on ne sauroit trop chercher à les connoître : ce même Auteur ajoute que si l'ancienne Ecole des Empyriques dans la Grèce, en

Egypte, (alors si révérée) a eu tort de s'en tenir aux seules connoissances de causes éloignées, ou *prédisposantes*, les Médecins dogmatiques et modernes ont eu encore plus de tort de ne s'attacher qu'à l'examen de la cause prochaine, tandis qu'en conciliant l'étude des unes et des autres, elle les auroit mutuellement éclairés, et leur auroit appris à distinguer les principes et les semences morbifiques des maladies, à les attaquer directement, de manière à rendre les causes prochaines, ou secondaires impuissantes, par un spécifique capable d'agir immédiatement sur le premier principe, ou la cause des maladies.

Or, comme c'est précisément à cette étude combinée des causes primitives et des causes prochaines des maladies, que le Sieur *de Beaufort* s'est totalement livré depuis qu'il est Médecin, il n'est pas étonnant qu'il soit parvenu à découvrir, à tous égards, le seul spécifique que le célèbre *Sydenham* desiroit depuis si long-tems pour détruire les maladies, en attaquant leur principe primitif, (ou la racine des maladies.)

C'est par un travail constant et habituel, uni à une pratique de plus de quarante ans,

soit dans les Hôpitaux des armées confiés à ses soins, soit dans ceux de plusieurs Provinces et Capitales du Royaume, que le Sieur *de Beaufort* s'est mis à même de vérifier une infinité de fois, la justesse des idées du Docteur *Sydenham*, qui pensait, « que la plupart » des causes primitives des maladies dépen- » dait immédiatement du feu et de l'alkali ».

En effet, comme il n'est pas possible de supposer une lésion dans l'exercice des fonctions de notre corps, sans supposer en même tems quelqu'altération plus ou moins grande dans le dérangement qui peut arriver aux solides et aux fluides qui le constituent, (quoique cette altération puisse être de plusieurs espèces et de plusieurs sortes,) néanmoins les unes et les autres dérivent toujours du mouvement qui entraîne nécessairement le feu, et l'alkali qui produit par-tout les mêmes effets.

Or, pour détruire l'altération, le feu et l'alkali, on ne saurait trouver un moyen plus spécifique que l'acide, qui en est l'ennemi et le contraire. Des expériences, mille fois répétées avec succès, n'ont cessé de confirmer le Sieur *de Beaufort* dans la solidité de cette opinion ; c'est ce qui l'a déterminé à affirmer, sans craindre de se tromper, que

le principe primitif de toutes les maladies réside dans l'altération, le feu et l'alkali; et qu'en conséquence, il n'y a que l'acide combiné, adouci et chargé de sels neutres qui puisse parfaitement détruire tous les maux qu'ils produisent.

Vainement s'empresseroit-on de lancer des traits venimeux contre l'Auteur de cette découverte, pour combattre ou déprimer, aux yeux du public, une vérité qu'ils connoissent, et dont ils sont intérieurement convaincu; tout ce qu'ils pourront imaginer et dire, ne détruira jamais le moindre fait constaté par l'expérience; c'est à elle seule que le Sieur *de Beaufort* s'en rapporte pour sa justification présente et future.

Le seul conseil qu'il se permettera de donner à ceux qui auroient des idées aussi injustes et aussi éloignées des vraies lumières de la raison, c'est de les inviter à consulter la nature, et à voir qu'il n'y a point de tems, point de saison, point de climat, où les raffraîchissans acidules ne soyent avantageux et utiles, parce qu'il existe toujours en nous un principe de chaleur, de mouvement et de feu plus ou moins grand, qui nous fait involontairement desirer les

rafraîchissans et les acides, attendu qu'ils en sont les tempérans et les calmans.

Si cette première réflexion peut être cause qu'ils veuillent pour un instant se transporter en esprit en Amérique, ou dans quelqu'autre climat brûlant, ils y verront que la nature, admirable dans ses œuvres, y a prodigué par-tout une infinité d'acides de différentes espèces, pour préserver les habitans de ces contrées des maladies scorbutiques, putrides, inflammatoires, malignes et dissenteriques, auxquelles ils sont si fréquemment sujets, et dont il y en a tant qui périssent, faute d'en connoître les vertus et les effets.

L'universalité des expériences réitérées, qui ont été faites pendant plus de vingt ans consécutifs, prouvent démonstrativement que la nature de la cause primitive des maladies aiguës est toute de feu et d'alkali, et que les effets en sont toujours dangereux, si l'on néglige de l'éteindre, et de rétablir l'équilibre de la santé par des acides raffraîchissans et diurétiques.

Deux exemples publics et frappans, attestés par les procès-verbaux les plus authentiques, acheveront de donner à cette vérité le degré d'évidence et de certitude qu'elle

doit avoir, et suffiront pour l'établir, de manière que qui que ce soit à l'avenir ne puisse la révoquer en doute ; il s'agit de l'épidémie nerveuse, putride et maligne du bourg de la Mothe, en Dauphiné, et de celle du Cap Français, à St.-Domingue, à-peu-près de même nature, dans la même année et le même mois.

Au mois de Mai 1777, ces deux Contrées, distantes de deux mille lieues l'une de l'autre, furent frappées toutes deux en même tems d'une épidémie à-peu-près semblable ; toutes deux reçurent, dès le principe, les secours routinés de la Médecine ordinaire, qui, n'étant pas assez puissans pour attaquer directement les principes primitifs du mal et les vaincre, furent cause que, de part et d'autre, il périt un très-grand nombre de malades ; la garnison du Cap fut diminuée tout-à-coup d'un tiers, et le bourg de la Mothe se trouva, en aussi peu de tems, dépeuplé dans la même proportion. A la vue de tant de ravages, aussi tristes qu'effrayans, deux Médecins, renommés par leur science et leurs talens, qui connoissoient, depuis long-tems, l'un et l'autre, le Spécifique Anti-putride *de Beaufort* et ses vertus, se proposèrent mu-

tuellement à leurs Supérieurs pour arrêter le cours de la contagion dont ils étoient spectateurs et témoins ; cette proposition fut accueillie comme elle méritoit de l'être. Le Sieur *le Brun*, Chirurgien-Major de l'artillerie du Cap, n'administra pour tout remède aux trois cents hommes qui lui furent confiés que l'Eau Anti-putride *de Beaufort*, et les guérit tous, sans en excepter un seul ; le Sieur *Nicolas* se conduit de même pour le traitement des soixante malades agonisans qu'il fût soigner dans le bourg de la Mothe, par ordre de M. l'Intendant du Dauphiné; et en huit jours de tems, il les rétablit également tous, en pleine et parfaite santé.

A-t-on besoin d'autres preuves et d'autres expériences pour tirer de ces faits principaux les justes conséquences que tout être sensé doit naturellement en tirer? N'est-il pas évident, que si la cause primitive de la maladie de tant d'individus, séparés par de si grandes distances, et placés sous des climats si différens, n'avoit pas été de même qualité et de même nature, c'est-à-dire, de feu, de putridité, de malignité et d'alkali, l'Eau Anti-putride *de Beaufort* ne les auroit jamais uniformément guéris? Il faudroit pour se per-

mettre d'en douter, supposer que les mêmes principes ne produisent pas les mêmes conséquences, et que les effets des mêmes causes sont asservis à pareille bisarrerie.

Cette seule et unique démonstration suffit pour faire voir que la découverte dont il s'agit, est un des secrets les plus vrais de la nature, puisqu'en détruisant le principe primitif, ou la semence morbifique d'une infinité de maladies où elle est propre, elle doit nécessairement sauver la vie à une infinité de malades, qui ne périssent malheureusement sur mer, dans les Colonies, etc. que pour n'avoir pas su opposer à l'altération et à l'alkali intérieur qui les détruit, une résistance assez forte et assez puissante pour les vaincre.

Quand on connoît l'affinité surprenante qu'il y a entre l'acide et l'alkali pour s'unir, s'embrasser, se neutraliser et se détruire l'un par l'autre, on n'a pas besoin de chercher l'explication des effets de l'acide sur l'alkali; ils sont par-tout les mêmes; et lorsqu'on saura les employer à propos, ils produiront toujours les mêmes effets.

Il est vrai que, pour que l'acide détruise et neutralise l'alkali, il faut qu'il ait une

puissance suffisante pour opérer cette destruction; l'Eau Anti-putride a, par sa nature et sa qualité, assez de force pour y réussir ; mais comme dans les maladies putrides, inflammatoires, malignes et pestilencielles, l'alkali est très-abondant, il faut que, dans ces circonstances, on ait soin de lui opposer une suffisante abondance de boisson acidule, pour surmonter et pour vaincre la résistance que cet alkali lui présente.

Ce seroit nous livrer à un travail immense, que les limites de ce petit Ouvrage ne nous permettent pas d'entreprendre, que de vouloir traiter ici toutes les différentes espèces de maladies qui sont du ressort de nos Eaux, parce qu'elles sont occasionnées par les effets de l'alkali et de l'action du feu; nous nous bornerons simplement à faire observer, en passant, que toutes celles qui naissent des passions de l'ame, de l'exercice immodéré de l'esprit, de l'abus des choses non naturelles des excrétions et rétentions irrégulières, des puissances nuisibles de l'atmosphère, etc., ont, pour causes primitives, l'altération, le feu et l'alkali, et doivent se traiter avec les acides ; mais ce détail nous éloigneroit beaucoup trop de notre objet

principal qui ne consiste qu'à donner la manière de préparer et d'administrer l'Eau Anti-putride dans les différentes circonstances où elle est propre au service de la Marine, des Colonies, etc.

MANIÈRE *de faire usage de l'Eau Anti-putride de* BEAUFORT.

L'usage de cette Eau ne gêne, ni n'empêche nullement le traitement que les Médecins et les Chirurgiens sont accoutumés de faire dans les Hôpitaux et sur mer; elle n'est faite que pour être substituée à la nature et à la qualité des boissons et des tisannes que l'on donne communément aux malades; elle n'a d'autre objet que de faire acquérir aux autres remèdes une nouvelle puissance et de nouveaux secours.

Il ne faut point de tems marqué pour l'usage de cette boisson, puisque cette Eau doit être employée dans toutes les circonstances où il s'agit de calmer, de raffraîchir et de neutraliser l'alkali.

L'usage de cette Eau diminuera le nombre de saignées qu'on a coutume de faire

dans le traitement des maladies inflammatoires ; parce qu'en neutralisant la cause inflammable, la raréfaction du sang et la fièvre doivent nécessairement diminuer et faire cesser les indications ordinaires de la saignée.

Tous les autres remèdes, soit lavemens, remèdes laxatifs et purgatifs, doivent être employés de la même manière qu'ils l'étoient avant l'usage de cette Eau ; il en est de même dans le traitement des autres maladies.

Cette seule observation nous paroît suffisante pour mettre sur la voie tous les Médecins et les Chirurgiens qui sont dans le cas d'employer le secours de ces Eaux, pour arrêter, dans le principe, le cours funeste des maladies, de la manière la plus évidente et la plus sûre ; ce qui est, en Médecine, l'objet le plus important qu'on puisse desirer pour le bien de l'humanité.

« Voilà un grand travail (s'écrie *Sydenham*) et c'est cependant, *au rapport de ce Docteur*, ce qu'il falloit faire, avant de pouvoir dire qu'on a fait *quelque chose d'utile en Médecine* ».

Tout ce que nous venons d'avancer, doit être considéré comme certain, constant et

invariable, parce qu'il est fondé sur une multitude infinie d'expériences, dont les preuves ne sauroient être révoquées en doute ; d'ailleurs les propriétés de ce spécifique devant être par-tout les mêmes, il n'y a pas de Médecin qui ne puisse vérifier ces faits dans sa pratique.

Pour qu'on ne soit jamais, en aucun cas quelconque, arrêté dans l'administration de l'Eau Anti-putride, dont nous avons depuis si long-tems reconnu les salutaires effets, nous nous proposons ici de donner la manière simple de traiter, avec ce nouveau secours, les maladies ordinaires auxquelles on est sujet dans les vaisseaux, telles que sont le scorbut, la dyssentrie, l'inflamation, la fièvre putride, maligne, la petite vérole, les vieux ulcères et les plaies récentes seulement, après néanmoins avoir donné d'abord la préparation en général de la boisson de cette Eau, et la manière de garantir de toute corruption et génération de vers, l'eau commune que l'on embarque sur mer dans des barriques, à l'usage des matelots et des passagers.

MANIERE *de préparer l'Eau Anti-putridè pour la boisson des Malades.*

Prenez cent vingt pintes d'eau commune, dans laquelle vous mêlerez une pinte d'Eau Anti-putride, mesure de Paris ; ce qui équivaut à une demi-cuillerée à bouche d'Eau Anti-putride, par pinte d'eau ordinaire. Cette dose suffit pour tenir lieu de tisanne aux malades.

MANIERE *d'empêcher l'eau des barriques de se corrompre en mer, de préserver et de garantir les Marins et les Matelots des Maladies inflammatoires, putrides, malignes et scorbutiques, dans les voyages d'Amérique et d'Afrique.*

Prenez cent cinquante pinte d'eau commune, mettez-y une pinte d'Eau Anti-putride pure ; ayez soin que ceux qui se trouvent sur le même navire ne s'abreuvent pas différemment, et que l'eau commune, destinée pour le voyage, soit toujours préparée sur ce tarif.

MANIERE *d'empêcher l'eau des barriques de se corrompre en mer, de préserver et de garantir les Marins et les Matelots des maladies inflammatoires, putrides malignes, et scorbutiques, dans les voyages des Indes.*

Attendu la longueur du trajet et la chaleur excessive que l'on éprouve sous la ligne par les grands calmes qui y règnent, mettez une pinte d'Eau Anti-putride pure, sur cent vingt pintes d'eau commune, et que la boisson de tous les voyageurs soit la même.

MANIERE *de rétablir l'eau commune qui se seroit corrompue dans les barriques, faute d'avoir été préparée, avant le départ, avec de l'Eau Anti-putride.*

Mettez une pinte d'Eau Anti-putride pure sur la quantité de cent vingt pintes d'eau commune, roulez ensuite la barrique pendant quelques minutes, afin que l'Eau Anti-putride se mêle parfaitement avec l'autre; laissez ensuite reposer cette barrique pendant

trois heures ; après cette intervalle de tems on sera sûr que l'eau sera devenue lympide, claire, sans odeur et salubre, comme si elle n'avoit jamais été corrompue, et que sa qualité sera meilleur qu'elle n'étoit sortant de sa source, avant sa préparation avec l'Eau *de Beaufort.*

MANIERE *de préparer l'Eau Anti-putride pour le pansement des vieux ulcères et des plaies récentes.*

Cette préparation doit se faire par gradation ; c'est-à-dire, qu'on doit mettre d'abort une cuillerée à bouche de cette Eau Anti-putride pure dans une pinte d'eau commune ; on aura soin de tremper des linges dans cette eau, soir et matin, et de les appliquer sur l'ulcère pendant six jours de suite ; au bout de ce tems, on rendra l'eau de cette préparation plus forte du double. On continuera pendant quinze jours de suite; après lequel tems, on se servira de l'eau dans laquelle on aura mis une cuillerée à bouche d'Eau Anti-putride, par pinte, comme pour le premier pansement.

Lorsque les chairs seront à niveau de la

peau, on ne mettra sur la plaie que du linge blanc et sec ; cette seule méthode suffira pour guérir les vieux ulcères qui auroient peut-être résisté dix ans aux meilleurs traitemens.

Il faut aussi que le malade boive exactement tous les jours une pinte d'Eau Anti-putride, préparée pour la boisson des malades, et cela, pendant tout le tems du traitement au moins, attendu que le repompement du pus, qui a pu se faire dans le sang, pendant la durée de l'ulcère, est capable de l'avoir altéré, infecté et appauvri.

A l'égard des plaies simples, il suffit de mettre une cuillerée à bouche d'Eau Anti-putride pure dans une pinte d'eau commune, et d'y tremper de fortes compresses, qu'on appliquera sur le mal, en serrant un peu la bande; on ne les renouvellera qu'après vingt-quatre heures révolues ; et jusqu'à ce que la plaie soit fermée, on se conduira de même : par ce moyen, on préviendra la suppuration, et la plaie se cicatrisera très-promptement.

MANIÈRE *de guérir le Scorbut.*

Cette maladie *cachétique* se connoît très-

facilement par les symptômes qui lui sont propres ; il y en a de plusieurs espèces. Le scorbut qu'on prend en mer et qui est le plus commun, n'est pas moins dangereux que celui qu'on prend hors de la mer ; on le traite ordinairement en Médecine avec le jus de cerfeuil, de coclaria, de cresson, de bécabonga, etc. quoique ce soit des plantes incendiaires, ainsi que le raifort sauvage.

On se dispensera de ces remèdes infructueux, en usant de l'Eau Anti-putride préparée pour la boisson des malades, à la quantité de dix à douze verres par jour, dont deux verres à jeun, à une heure ou demi-heure de distance l'un de l'autre, froide ou chaude, à la volonté du malade, quoique la dernière soit plus active et meilleure dans le principe.

Si le malade ne peut pas supporter dix à douze verres de cette boisson par jour, il faut y suppléer, en lui donnant seulement cinq ou six gobelets d'Eau Anti-putride préparée comme ci-dessus, et remplacer le dificit de cette boisson par quinze gouttes d'Eau Anti-putride pure, qu'on lui donnera deux fois par jour, mêlées dans trois cuillerées d'eau commune, ou trois cuillerées de vin rouge ou blanc, à son choix.

On aura soin de donner des lavemens au malade, de deux jours l'un, avec un tiers d'Eau Anti-putride préparée pour sa boisson, dans deux tiers d'une infusion de graine de lin, ou de racine de guimauve.

On saignera rarement le malade, à cause de l'appauvrissement général de son sang; on doit le purger avec précaution, et rarement.

Si le malade se dégoûte de sa boisson, on pourra la lui rendre plus agréable, en mettant une demi-cuillerée à bouche d'Eau Anti-putride pure dans une pinte de limonade ordinaire; on pourra aussi lui varier sa boisson, en lui donnant alternativement de son eau préparée et de sa limonade, ou en y ajoutant du sucre ou du sirop.

Quand les symptômes du scorbut seront totalement dissipés, on purgera le malade deux fois en quatre jours, avec des médecines ordinaires et liquides, dans lesquelles on mettra six gros de sirop de noirprun.

On ne donnera à ces sortes de malades que des potages maigres, à l'oseille sur-tout, quand on le peut; les autres alimens seront légers et raffraîchissans; les alimens salés sont très-contraires à cette maladie: il vaut

mieux s'en tenir aux légumes secs, et mettre par-tout du vinaigre ou du citron.

Quand les malades scorbutiques seront en état de manger de la viande fraîche, il faut la leur donner froide, plutôt que chaude, et la leur faire manger avec du vinaigre et un peu d'huile.

A la fin du traitement, on donnera des alimens farineux, accommodés au gras, en observant de mettre un pied de veau dans le bouillon, afin d'engluer le sang et de lui donner plus de corps.

Il arrive souvent que les malades scorbutiques, qui sont pour la plupart maigres et sans force, ont la diarrhée, la peau sèche, rude, et pour ainsi dire *écailleuse*, ce qui intercepte en grande partie l'insensible transpiration, et devient par conséquent la principale cause de la diarrhée; alors on fera prendre, soir et matin, pendant quatre ou cinq jours de suite, des bains gras de tripes (1), pour ramollir la peau, l'huiler, la

---

(1) On compose ce bain, en mettant un demi-sceau de bouillon de tripes dans l'eau commune et chaude du bain qui ne doit couvrir le corps du malade que d'un demi-pied, lorsqu'il sera dans la baignoire; on peut

rendre extensible et ouvrir les pores ; par ce moyen, on fera cesser la diarrhée, on rendra les chairs plus propres à l'évolution, à la nutrition et à l'accroissement.

Le malade peut prendre, deux ou trois fois par jour, un peu de vin, mêlé avec deux tiers de son Eau Anti-putride, préparée pour sa boisson.

Le Médecin ordinaire qui traitera ces espèces de malades, aura soin de parer aux cas accidentels, en évitant toujours les cordiaux trop spiritueux et trop chauds ; il réglera la quantité et la qualité des alimens, d'après les principes des plus célèbres Médecins, qui recommandent de ne jamais porter le feu où il n'y en a déjà que trop.

Il arrive quelquefois des cas où un peu de chocolat, sans vanille, ne peut pas être nuisible ; on peut en tolérer l'usage, pourvu qu'il soit rare et modéré.

Si le malade a des ulcères à la bouche, sur les gencives ou au palais, on exigera qu'il se gargarise souvent avec l'eau destinée

---

suppléer au bouillon de tripes, en faisant fondre deux livres de graisse quelconque dans cinq pintes d'eau commune, pour verser le tout dans la baignoire.

pour sa boisson ; et s'il ne guérissoit pas promptement, on renforceroit le gargarisme du double, c'est-à-dire, qu'on mêleroit une cuillerée entière d'Eau Anti-putride pure dans la pinte d'eau qui seroit destinée à cet usage.

MANIÈRE *de guérir la Dyssenterie.*

La dyssenterie, ou flux de sang, est marqué par des déjections sanguinolentes et fréquentes, suivies de mucosités glaireuses, et précédées d'une colique tormineuse, ce qui la distingue des hémorroïdes, où le flux de sang précède la douleur, d'avec le flux hépatique, qui est sans douleur, et de la fièvre dyssenterique inflammatoire, dont la dyssenterie est le symptôme.

Il y a différentes espèces de dyssenteries inflammatoires, que l'on connoît par les signes ordinaires de l'inflammation, par l'abattement des forces, la fièvre aiguë, les syncopes, la langue sèche, muceuse et quelquefois noire.

Les saignées copieuses, dans ce dernier cas, sont absolument nécessaires, et il n'y a que les boissons acidules et rafraîchissantes

qui puissent éteindre la cause incendiaire de cette maladie.

L'Eau Anti-putride est, de sa nature, le meilleur spécifique que l'on puisse employer pour y parvenir; avec son secours, on réussit à neutraliser la matière brûlante qui cause l'inflammation.

En conséquence, on donnera au malade, dès le commencement de sa maladie, un verre d'Eau Anti-putride, préparée pour la boisson des malades, de quart-d'heure en quart-d'heure; quand on s'apercevra que la fièvre et l'inflammation diminueront, on ne lui donnera à boire que de demi-heure en demi-heure; ensuite, d'heure en heure, et successivement jusqu'à ce qu'elles soient absolument détruites.

On donnera à ce même malade des lavemens fréquens, composés avec deux tiers de décoction de guimauve, mêlée avec un tiers d'Eau anti-putride, préparée pour sa boisson.

Une multitude infinie d'exemples, aussi heureux que surprenans, ont servi, depuis long-tems, à nous confirmer dans l'efficacité d'un pareil traitement; nous n'en citerons qu'un seul qui a eu lieu dans l'enceinte des Dames Carmelites de Saint-Denis : la ma-

lade étoit abandonnée des Médecins, et livrée aux soins de la providence; son état annonçoit une mort prochaine; les symptômes de son mal étoient effrayans. Heureusement pour elle, nous fûmes appelés; et par le seul secours de l'Eau Anti-putride, prise comme il est dit ci-dessus, en breuvages et en lavemens, nous parvînmes, en très-peu de jours, à lui rendre la vie et la santé, dont elle jouit encore.

Les Médecins et les Chirurgiens seront certainement dans le cas de se procurer très-sagement les mêmes effets en observant le même traitement, et ayant attention de diminuer le nombre des boissons et des lavemens, à mesure que la maladie diminuera; car il est démontré qu'en se conduisant de la sorte, ils auront attaqué directement les causes primitives de la maladie, autant par les saignées indispensables employées les deux premiers jours, que par l'usage abondant de l'Eau Anti-putride *de Beaufort*, qui aura fait disparoître le danger de la maladie, en détruisant la matière billieuse et inflammable qui l'occasionnoit.

Quand on n'a aucune connoissance des effets étonnans du spécifique dont il s'agit, et

que par ignorance ou par amour-propre, on se dispense d'en faire usage; si par malheur une pareille maladie se déclare en mer, comment peut-on espérer d'en arrêter le cours? Comment peut-on se flatter de prévenir la gangrêne prochaine et la mort dont les malades sont alors menacés? Est-ce par des tisannes de chiendent et de réglisse, même nîtreuses, qu'on peut s'imaginer de remplir cet objet? De semblables tisannes sont-elles propres à surmonter la résistance du mal, dont le progrès est si rapide, que le quatrième ou le cinquième jour le malade périt? Non, sans doute; d'aussi foibles secours sont trop impuissans, pour qu'on puisse les en soupçonner capables; il n'y a uniquement que des boissons acidules, copieuses et abondantes, accompagnées de quelques saignées faites à propos, avant les trois premiers jours qui soient dans le cas d'opérer infailliblement cet effet; tout autre moyen expose la vie du malade, et compromet sur mer la santé des marins et des voyageurs, qui, en respirant le même air, risquent de prendre la même maladie.

Ce n'est point avec des bouillon gras qu'il faut alimenter le malade, et l'aider à soute-

nir ses forces, mais c'est avec des décoctions de riz ou d'orge, adoucies par un peu de sucre ou de miel, qu'il faut pourvoir à cette nécessité; cette seule nourriture sera suffisante pendant les six premiers jours du traitement. Après cette époque, suivant l'état du malade, elle sera supprimée ou suppléée par d'autres alimens très-légers, que les Médecins ou Chirurgiens indiqueront jusqu'à parfaite guérison.

Il n'y a rien de plus sûr, de plus puissant et de plus simple que ce traitement; aucun Médecin ne peut dire qu'il le déroute et qu'il le gêne; car jamais il n'auroit dû en employer d'autre; il ne diffère uniquement que dans l'usage d'une boisson plus vertueuse et efficace, qui a la propriété d'amortir la cause primitive de la maladie, sans laquelle il est probable qu'il n'y réussiroit pas, ou que, si par hasard il y parvient, ce ne sera qu'après avoir fait courir au malade bien des risques auxquels il lui auroit été bien aisé de le soustraire.

Tout ce que nous venons de dire ci-dessus doit faire sentir aux Médecins ou Chirurgiens, qui traiteront à l'avenir des malades attaqués de la dyssenterie, combien il est

important et nécessaire de leur ordonner pour toute boisson, l'Eau Anti-putride, préparée comme nous l'avons indiqué plus haut; l'expérience et la raison justifient l'infaillibilité d'un pareil traitement, et tous les autres fourmillent d'inconvéniens et de dangers.

On distingue encore d'autres espèces de dyssanteries; comme par exemple, celle dont les Indiens sont fréquemment attaqués, et qui afflige pour l'ordinaire presque tous les Européens qui se transportent dans l'Inde. Bontius, Médecin Indien, nous a appris que cette maladie y est terrible, et presque toujours funeste.

Nous avons jugé, d'après ce rapport, qu'il convenoit d'en faire connoître les symptômes, et de donner en même tems ici le moyen de prévenir les dangers de mort auxquels cette maladie expose, attendu que, comme la nation française fréquente habituellement ces climats pour l'utilité de son commerce, il est naturel et important de la mettre à même d'en guérir et de s'en préserver.

On connoît la dyssenterie de l'Inde, par la fièvre putride qui se déclare dans le principe de la maladie, en même tems que l'abat-

tement total des forces : on la traite ordinairement dans l'Inde avec des infusions de rhubarbe et des extraits narcotiques de saffran.

Mais peut-on s'imaginer de guérir une maladie aussi grave, avec un traitement de cette espèce ? Ne voit-on pas que la putridité maligne, l'abattement total des forces et l'inflammation, sollicitent des remèdes tous différens ? Qu'il faut en employer qui soyent capables de vaincre la résistance de la maladie, au lieu de lui céder. Que cette maladie exige nécessairement, dans le principe, un vomitif en lavage, une ou deux saignées, et l'usage fréquent des tempérans et des rafraîchissans acidules; que l'Eau Anti-putride doit y être employée en abondance, en breuvages et en lavemens, de la manière dont nous l'avons indiqué ci-devant. Ne sont-ce pas là les remèdes les plus spécifiques et les plus sûrs pour guérir indubitablement une maladie qui n'est produite que par une altération excessive et par un feu dévorant ? La raison et l'expérience démontrent très-clairement cette vérité, pour qu'on puisse la révoquer en doute.

Néanmoins, il y a environ dix-huit ans que, dans l'espace de trois ou quatre mois,

vingt mille habitans blancs ou noir expirèrent de cette affreuse maladie, sur les bords du Gange, aux environs de Chandarnagor, sans qu'aucune personne de l'art ait eu l'idée de leur administrer des remèdes acidules, qui seuls étoient propres à en arrêter le cours funeste.

Des exemples aussi malheureux sont assez tristes et assez frappans, pour faire concevoir aux Médecins et aux Chirurgiens la nécessité absolue des acides en pareille circonstance, puisqu'ils doivent être sûrs de ne jamais parvenir à détruire le mal, sans en avoir détruit la cause.

Il y a encore une autre espèce de dyssenterie épidémique et maligne, que l'on prend communément dans les vaisseaux, ainsi que dans les armées; elle est produite par la même cause que les précédentes; il n'y a entr'elles que quelques degrés de différence. Dans celle-ci, l'abattement des forces est trés-grand, le poulx est presque naturel; mais les déjections sont verdâtres, noirâtres et fétides. Cette espèce de dyssenterie est très-contagieuse; nous l'avons souvent vu régner dans les hôpitaux de l'armée, où nous avons été employé long-tems.

Les Médecins et les Chirurgiens la traitent ordinairement en prescrivant l'usage des rafraîchissans, des bains, des lavemens, avec un peu de vinaigre, ou d'autres acides ménagés à propos; ils employent aussi, avec assez de succès, l'ipécaquenna après le cinquième jour de la maladie, et la saignée quand ils la croyent nécessaire.

Mais cette maladie devient gangréneuse et mortelle pour peu qu'on la néglige, se guérit beaucoup plus promptement et sans aucun danger, par l'usage fréquent et abondant de l'Eau Anti-putride, administrée comme il est dit ci-dessus, soit en breuvages, soit en lavemens; c'est là l'unique moyen de prévenir l'inflammation et la gangrêne.

De toutes les différentes espèces de dysenteries dont nous venons de parler, il n'y en a pas une seule dont l'Eau Anti-putride ne soit le véritable spécifique; mais il faut que le malade s'inonde de cette boisson, afin de détruire l'inflammation, et avoir soin de donner à propos un vomitif comme l'ipécaquenna, après qu'on est parvenu à détendre les solides, autrement ce vomitif seroit nuisible; par ce moyen, on fera cesser le délire si le malade en est atteint; on préviendra la

gangrène, et même on la guérira dans son principe, si l'on a attention de se conformer à ce régime.

Il est facile de voir, par tout ce que nous venons de dire sur les différentes espèces de dyssenteries, que nous n'entendons pas changer la moindre chose à l'ordre ordinaire des traitemens que les Médecins et les Chirurgiens doivent nécessairement savoir, pour se conduire avec prudence pendant le cours de cette maladie : notre unique objet est de leur recommander de n'ordonner à leur malade d'autre boisson que celle de l'Eau Anti-putride, préparée, dont les effets sont infaillibles et éprouvés en pareille occasion.

Il y a encore quelqu'autres espèces de dyssenteries particulières; mais elles sont heureusement très-rares sur mer et sur terre. Comme elles ont toutes pour principe l'inflammation, le feu et l'alkali, l'usage des boissons acidules leur convient uniformément à toutes, même à celle qui règne assez souvent dans le Nord, et qui est produite par des apthes dans les intestins, ainsi que celle qui dérive d'un abcès au foie. Ce n'est qu'après nous être sérieusement occupés de toutes ces espèces de dyssenteries et les

avoir toutes traitées avec succès, que nous nous sommes déterminés à donner notre méthode, comme beaucoup plus prompte et plus certaine que toute autre.

On achevera la guérison des malades qui auront essuyé cette maladie, avec du lait, s'il est possible d'en trouver; sinon, avec quelques soupes farineuses. On peut leur faire prendre aussi de l'eau de riz, avec un peu de sucre ou de miel; mais il faut supprimer les alimens gras, jusqu'à parfait et entier rétablissement.

MANIÈRE *de guérir l'Inflammation.*

On a communément, dans les vaisseaux sur mer et dans les pays chauds, beaucoup plus d'inflammations à traiter que dans les climats tempérés; dans les premiers, la chaleur raréfie le sang très-facilement, excite des sueurs et des moiteurs continuelles qui diminuent le véhicule du sang, et le rendent plus susceptible de devenir coëneux et inflammatoire; les chaleurs donnent aussi une trop grande consistance à la lymphe, ce qui est cause qu'elle n'est plus propre pour circuler au diamètre des vaisseaux capillaires, san-

guins, où elle produit des stagnations multipliées qui rendent la maladie plus ou moins dangereuse, suivant la nature des parties où se porte l'inflammation.

Quand on examine attentivement la cause éloignée et la cause prochaine des maladies inflammatoires, on n'a pas de peine à juger qu'elles dépendent l'une et l'autre des matières inflammables et du mouvement trop accéléré du sang qui a rendu la lymphe coëneuse, et propre à produire différentes stagnations; on conçoit en même tems que ces sortes d'accidens font éprouver au malade de la fréquence et de la dureté dans le poulx, qui sont les signes les plus caractéristiques de l'inflammation.

Les personnes livrées à des travaux pénibles sur mer et ailleurs, sont sujettes à des sueurs et à des moiteurs qui épuisent le véhicule du sang, l'altèrent, l'échauffent et l'épaississent; c'est de-là précisément que dépendent les inflammations, sur-tout lorsque, par imprudence, ces mêmes personnes, ainsi échauffées, se tiennent dans un état de repos, ou boivent de l'eau pour éteindre leur soif. Ce contraste du froid et du chaud, occasionne nécessairement une stagnation

dans le sang, et la stagnation produit et détermine l'inflammation.

Sur mer, où les manœuvres sont souvent plus pénibles, les personnes les plus robustes sont plus susceptibles d'inflammation, que celles qui le sont moins; la raison en est simple et sensible : plus on est fort, plus les mouvemens sont violens; plus ils le sont, et plus le sang acquiert de vélocité et de raréfaction. Or, il n'est pas possible de concevoir un très-grand degré de chaleur dans le sang, sans concevoir en même tems l'épaississement de la lymphe qui en lie toutes les parties intégrantes. Lorsqu'elle ne peut pas circuler dans les petits vaisseaux, parce qu'un trop grand degré de chaleur l'a durcie et l'a rendue coëneuse, alors il se forme de toutes parts des engorgemens et des obstacles qui s'opposent à la libre circulation du sang; d'où il arrive de fréquentes fluxions de poitrine, des pleurésies, ou d'autres inflammations de différentes espèces qui exigent de prompts secours, auxquelles on ne remédie (comme nous l'avons dit ci-dessus,) que par les saignées faites à propos, et par une boisson abondante acidule, ou avec l'Eau Antiputride *de Beaufort*.

Il n'est pas croyable qu'on veuille traiter ces maladies avec du chiendent, de la fleur de sureau, du bouillon blanc, du capillaire, du coquelico, avec quelques saignées, etc., etc., comme on le fait si mal-à-propos depuis plusieurs siècles; toutes ces boissons échauffantes sont opposées aux véritables vues qu'on doit avoir pour combattre et détruire l'inflammation.

Nous ferons remarquer ici que les remèdes diaphorétiques, qui portent à la peau, ne peuvent convenir en aucune manière dans le traitement de l'inflammation, quand elle est déterminée; ils ne servent, au contraire, qu'à accélérer le mouvement du sang, et à rendre l'obstacle qui s'est formé dans quelques parties du corps, plus insurmontable, par les effets redoublés des battemens du cœur, qui l'engagent toujours plus dans les vaisseaux étroits, et y augmentent l'inflammation. La dilatation des vaisseaux sanguins et lymphatiques devient plus grande, l'engorgement plus considérable, et la résolution en suppuration, ou en gangrêne, plus certaine et plus prompte.

C'est dans de pareilles circonstances que les Médecins ou les Chirurgiens doivent s'oc-

cuper, sans perdre de tems, du moyen de parer aux suites funestes de ces engorgemens inflammatoires, par des saignées copieuses, afin de rappeler le sang arrêté dans l'océan de la circulation, en relâchant les solides, et en appaisant, par des acides appropriés, sa trop grande raréfaction, en neutralisant la matière de feu qui la produit, et en évitant les remèdes qui l'augmentent, tels que la fleur du sureau, ou de coquelico, etc. en pareille circonstance.

Une routine aussi aveugle, sous prétexte de rétablir la respiration dans le traitement des fluxions de poitrine et des pleurésies, seroit diamétralement contraire au véritable but que le Médecin doit se proposer, pour relâcher et détendre, afin de dissiper la stagnation qui cause l'inflammation, au lieu de l'augmenter par des remèdes chauds qui fouettent le sang, excitent la sueur, et rendent les maladies incurables et mortelles.

Nous observerons, en passant, qu'il y a très-peu de Praticiens en Médecine et en Chirurgie qui ayent observé, en traitant ces maladies, la cause accidentelle, qui fait que les fluxions de poitrine et les pleurésies sont souvent compliquées avec la fièvre pu-

tride, qui devient quelquefois maligne et difficile à guérir, par les moyens qu'on avoit coutume d'employer jusqu'ici.

Pour en sentir l'importance et la raison, il faut se représenter la mécanique du bas-ventre et du diaphragme, qui sont les agens qui font, par leur pression alternative, verser la portion de bile cystique de la vessicule du fiel, dans le canal *coledoque;* pour donner plus d'action et de force à la bile hépatique, destinée à perfectionner le chile dans le premier des intestins, cette vessicule, qui est suspendue dans la cavité du foie, ne peut verser que quelques gouttes de la bile brûlante et caustique qu'elle contient, que par la pression alternative des muscles du bas-ventre et du diaphragme, sur la base de cette vessicule, en suivant les mouvemens de la respiration.

Or, comme dans la fluxion de poitrine et dans la pleurésie la respiration est plus ou moins gênée, en raison du degré d'inflammation, les mouvemens du muscle du bas-ventre et du diaphragme doivent être doublés et souvent triplés, d'où il doit résulter que la vessicule du fiel, fera remonter, verser le double et plus de cette bile

cystique, qu'elle contient dans le canal qui la conduit, dans le premier des intestins, d'où elle passera dans le sang par les vaisseaux lactés, destinés à absorber (et pomper, pour ainsi dire,) la partie la plus tenue du chile. Le versement irrégulier de cette bile brûlante, doit nécessairement porter le feu dans le sang, et produire la putridité plus ou moins grande, et même la malignité, à raison de la quantité de bile incendiaire qui a dû passer dans le sang; d'où il s'en suivra les accidens les plus effrayans, comme nous l'avons souvent observé dans notre pratique; et vu que les tisannes et les infusions diaphorétiques ne peuvent qu'aggraver, en rendant la maladie plus rebelle, plus dangereuse par les remèdes qui raréfient, échauffent et augmentent le trop grand mouvement du sang.

Quand on considère de sang-froid les effets étonnans de cette bile inflammable, croira-t-on avoir d'autres moyens pour la combattre que l'usage abondant des acides appropriés pour la neutraliser, la rendre impuissante, et la chasser avec abondance par les urines? C'est alors qu'on verra, sous peu de tems, les accidens se dissiper, qu'on verra les ma-

lades les plus désespérés entrer en voie de guérison, dès le cinquième ou septième jour; tandis que, si l'on n'avoit pas employé les acides pour abattre l'excessive raréfaction du sang et chasser la bile inflammable qui est la cause principale de la maladie, le malade auroit été inévitablement victime de tout autre traitement.

Voilà des faits de pratique qui sont certains; il peuvent se rencontrer à toute heure sur les vaisseaux, en Corse et dans les Colonies, etc., où la raréfaction du sang est sans cesse entretenue par la chaleur brûlante du climat. Les Médecins et les Chirurgiens ne sauroient donc trop s'occuper du soin de combattre la raréfaction du sang, puisqu'elle forme toujours les plus grands obstacles à la guérison de ces sortes de maladies.

Au reste, le traitement de l'inflammation est simple et facile; des saignées à propos dans le principe; des lavemens et des boissons acidules, tels que nous les avons recommandé; quelques légers purgatifs, lorsque l'inflammation est totalement dissipée; la diète, c'est-à-dire, de l'eau d'orge avec du sucre pour tout aliment, jusqu'au cinquième jour de la maladie; voilà la manière

de nous conduire dans le traitement des maladies inflammatoires, dont le succès nous fait penser qu'il n'y en a pas de meilleur.

MANIÈRE *de guérir la Fièvre putride.*

Cette fièvre, qui est sans redoublement, diffère de la fièvre continue par sa durée; elle finit ordinairement le quatorzième jour; elle n'a aucun redoublement déterminé; tantôt elle est maligne, pestilentielle, simple ou épidémique et quelquefois inflammatoire, nerveuse, convulsive, vermineuse et souvent compliquée avec des inflammations particulières qui peuvent être sans nombre, à raison des parties enflammées, mais qui sont faciles à distinguer par ceux qui sont en usage de traiter ces espéces de maladies.

Le danger est plus ou moins grand, suivant la nature des parties enflammées qui donnent lieu à la complication; le Médecin ou le Chirurgien, qui est dans le cas de traiter de ces sortes de maladies, doit savoir parfaitement employer à propos une, deux et trois saignées dans le principe, lorsqu'il remarque quelqu'inflammation qui exige absolument de détendre les solides,

afin d'être en état de donner quelques vomitifs pour évacuer les matières qui occupent les premières voies.

Mais la maladie étant putride, billieuse, alkaline et souvent inflammatoire, l'Eau Anti-putride y est nécessaire pour la guérir ; elle en arrête le cours et les progrès. Il faut seulement ordonner cette boisson au malade, dès le commencement de sa maladie, afin d'être en état de combattre avec plus de sûreté : il est facile d'en concevoir la raison ; ou détruit beaucoup plus vîte un feu naissant qu'un incendie total. Or, comme il s'agit de neutraliser les matières alkalines inflammables, ce n'est qu'en leur opposant des acides supérieurs à leurs forces et à leur résistance qu'on peut se flatter de les surmonter.

Un Médecin qui a écrit sur les maladies qui ont régné en 1782, en Bretagne, a pensé différemment sur l'usage des acides ; il les conseille lorsque les inflammations sont dissipées et que le relâchement des solides est arrivé ; mais si l'on attendoit ce tems, la plupart des malades mourroient, puisque dans trois jours la maladie devient gangréneuse, lorsque la cause n'est point

dissipée en partie par les saignées et par les acides : ce n'est positivement que dans le principe que cette maladie est dangereuse. Les acides adoucis, chargés de sels neutres, n'agacent point les solides enflammés et tendus ; ils procurent au contraire dans moins de vingt-quatre heures, du relâchement en neutralisant la cause irritante et alkaline, et font cesser dans moins de six heures la raréfaction excessive du sang ; c'est alors que le relâchement des solides et des parties nerveuses commence à se faire remarquer, et que la fièvre diminue ; que les sécrétions en général paroissent se rétablir et qu'on parvient à parer à un danger certain qu'on n'éviteroit point, si l'on n'employoit les acides qu'après le cinquième ou le sixième jour de la maladie.

Les personnes qui n'ont pas l'expérience des acides dans les maladies inflammatoires, qui ne raisonnent que d'après des préjugés, ou des idées qui leur font penser que les acides pourroient agacer, irriter et augmenter par conséquent l'inflammation, ne peuvent retirer que de foibles secours des propriétés précieuses des acides qui renferment dans leur sein les véritables secrets de la nature.

Il seroit absolument inutile de nous étendre davantage sur cette maladie et sur ses différentes espèces; ces détails entraîneroient une trop grande longueur, et se réduiroient à recommander toujours l'usage de l'Eau Anti-putride, pour la seule et unique boisson de ces malades, ou de tous autres acides, à défaut de celui-ci qui est le meilleur. Nous nous bornerons à rapporter ici les principales occasions où il est absolument nécessaire d'y avoir recours, tant sur mer que dans les Colonies, en donnant la manière d'employer les acides, et de vaincre la résistance des causes des maladies les plus communes en mer, et qui y font les plus grands ravages.

La principale observation que nous nous permettrons de faire, en passant, aux Médecins et Chirugiens, destinés par état à conduire et traiter toutes ces différentes maladies, c'est de subtituer les boissons acidules à toutes celles qu'ils avoient coutume d'employer, attendu qu'elles sont toutes ou trop lente, ou trop impuissantes, et directement contraires aux effets qu'ils se proposent de remplir par leur traitement.

Pour ne laisser aucun doute sur les effets des acides sur les *alkalis* dans la fièvre pu-

tride, nous rapporterons ici une expérience sensible qui peut se faire à toute heure par les personnes qui desireront de s'en convaincre ; elle servira en même tems à tous les hommes qui n'ont aucune connoissance de la nature et qualité des causes alkalines, des maladies putrides et inflammatoires, afin d'en tirer des conséquences dans des circonstances où l'on peut manquer des secours suffisans.

Cette expérience se fait de la manière la plus simple (*) ; elle prouve incontestablement que les *alkalis* étant la cause des maladies et principalement de celles qui sont putrides, inflammables, ne peuvent

---

(*) Prenez quatre onces de viande fraiche, soit de veau, de bœuf ou de mouton : hâchez-la grossièrement, mettez-y pour un sol de sel fixe de tartre ; remuez et pilez pendant deux secondes ; sentez cette viande, et vous aurez une odeur très-fœtide, à cause du dégagement de alkalis volatils, par l'anéantissement de l'acide animal, dont l'alkali fixe est le destructeur, par l'affinité qu'ils ont ensemble pour s'unir et se neutraliser. Vous remettrez cette viande dans son premier état de fraîcheur, avec une cuillerée à café d'Eau Anti-putride pure, ou par tout autre acide minéral qu'on voudra choisir.

être neutralisés, chassés et détruits, que par les acides administrés en toutes sortes de formes, suivant les différentes vues des Médecins.

Ceux qui ont quelque connoissance des rapports chymiques, savent avec quelle promptitude et vivacité les parties analogues *de la matière* s'attirent réciproquement, et agissent les unes sur les autres, et avec quelle violence l'*acide* et l'*alkali* se pénètrent, se neutralisent et se combinent ensemble, pour former de nouveaux corps mixtes, qui, en perdant leurs propriétés, en acquèrent des nouvelles (*). Pour être bien persuadé de ces principes, nous nous proposons de donner ici une idée succinte des parties essentielles qui servent à entretenir le juste équilibre entre des parties constituantes du corps animal, relativement aux acides et aux alkalis, qui sont les principales parties qui le conservent et le détruisent, lorsqu'une d'elles surmonte la résistance de l'autre.

(*) Par analogie, nous entendons deux substances qui s'attirent réciproquement, et qui tendent à s'unir l'une à l'autre.

Les acides et les alkalis sont, par leur juste équilibre, la principale cause de la santé des hommes et des animaux; l'augmentation de l'un, ou de la diminution de l'autre, causeront toujours les plus grands désordres et donneront naissance aux maladies les plus graves et les plus dangereuses.

En effet, lorsque, par quelqu'altération ou par des causes accidentelles contagieuses etc. le sang s'agite, se raréfie et cause la fièvre, on voit la chaleur s'augmenter et le sang, dont le mouvement devient dans ces circonstances toujours plus actif, faire des violens efforts, s'alkaliser enfin, et s'enflammer au point de développer les alkalis volatils, dont le corps et ses parties graisseuses et sulphureuses sont remplis, surmonter la résistance que l'acide animal opposoit aux alkalis volatils, à la chaleur du mouvement du sang trop accéléré.

Les alkalis, alors étant devenus libres, portent de toute part le feu brûlant de leur mouvement excessif, enflamment le sang et les solides occasionnent la putréfaction la plus forte, souvent maligne et contagieuse, dont on ne sauroit arrêter la rapidité des effets qu'en neutralisant ces alkalis putrides

et malins, par l'acide combiné et adouci, que l'on doit prendre en plus grande abondance, afin de surmonter leur résistance.

Malgré ce que nous venons de rapporter, il ne faut point croire que les acides n'éprouvent pas de contrariétés; mais les expériences de leurs effets salutaires, dans les circonstances les plus critiques, sont suffisantes pour anéantir tous les propos qui peuvent s'élever sur leurs propriétés.

Nous voyons prescrire, tous les jours, *la ciguë, le sublimé, les pilules de savon, les plantes incendiaires et alkalines*, et d'autres remèdes chauds et *sulphureux*, pour combattre des maladies dont la cause est anologue, à tous égards, à la nature de ces remèdes, qui seroient plus propres à produire ou entretenir ces maladies, qu'à les combattre; cependant ces sortes de remèdes sont recommandés, et n'éprouvent aucune contradiction, quoique leurs effets soient précaires et très-incertains, pour ne pas dire contraires aux vues qu'on doit se proposer. L'expérience rapportée dans ce chapitre fera encore mieux connoître cette vérité, que tout ce que nous avons pu dire là-dessus.

Les vérités que nous venons de détailler

sur la manière dont la lymphe du sang s'épaissit par les alkalis, seront bien mieux confirmées par la manière dont se fait le savon. Elle démontrera sensiblement les effets des alkalis sur les parties huileuses de la lymphe de notre sang : ce tableau est un exemple frappant qui ne laisse aucun doute sur tout ce que nous avons avancé dans cet Ouvrage sur les effets des alkalis, sur la lymphe qui lie intimément toutes les parties intégrantes du sang, et sur son épaississement coëneux et inflammatoire (*) ; donc, il ne sera plus étonnant d'apercevoir que les alkalis sont la cause de l'inflammation, en rendant la lymphe coëneuse et propre à former des stagnations, et par conséquent des inflammations de toutes parts.

Passons actuellement à la manière d'administrer l'Eau Anti-putride, à l'égard des

---

(*) Le savon n'est autre chose qu'un composé d'huile, d'eau et d'alkali fixe : c'est le feu qui les met en mouvement, et c'est l'alkali qui durcit, épaissit et rend solide les parties rameuses de l'huile qui renferme, dans les intestices de ses parties, une portion d'eau extrêmement divisée et incorporée dans la pâte du savon.

malades attaqués de la petite vérole, presque toujours mortelle sur mer, et sur-tout dans la traite des Nègres. Cet article est très-intéressant pour les Armateurs qui font ce commerce; ils se ruinent infailliblement, lorsqu'ils éprouvent, plusieurs fois, les fâcheuses suites de cette maladie.

Manière *de guérir la Petite Vérole.*

De toutes les maladies qui affligent l'humanité, il n'en est pas de plus générale et de plus cruelle que la petite vérole; car sans craindre d'être taxé d'exagération, on peut dire que tout l'univers y est assujetti.

Les opinions des Médecins anciens et modernes sont partagées sur l'origine de la petite vérole; les uns assurent qu'elle n'étoit pas connue des Grecs, avant le septième siècle; que se sont les Arabes qui l'ont apportée en Egypte; ils ajoutent même qu'*Hyppocrate* n'en a jamais eu connoissance : mais ceux qui se sont attachés le plus fidèlement à la lecture des Ouvrages de ce divin Vieillard, assurent qu'il la connoissoit très-bien, et qu'il a jugé à propos de la comprendre sous le nom d'*exantéme*, ou des maladies cutanées.

Le sentiment le plus probable nous fait penser que cette maladie est héréditaire ; que c'est un levain que nous apportons en naissant, qui se développe, suivant les saisons et les circonstances, dans tous les climats de l'univers ; cette opinion nous engage à croire que tous les hommes nés et à naître y sont et seront toujours également sujets : les Ouvrages de *Razès*, d'*Helvétius* et de *Sydenham*, qui traitent de cette matière à fond, pourront donner aux curieux toute espèce de satisfaction à cet égard.

Mais comme il nous importe peu de savoir si cette maladie est héréditaire ou non, ne devant avoir d'autre objet que d'exécuter les ordres du Ministre, qui nous astreignent à donner *une Formule très-détaillée sur la manière d'administrer l'Eau Minérale Anti-putride sur mer et dans les Colonies, dans tous les cas où il est urgent et nécessaire de l'employer ;* au lieu d'entrer dans tous les menus détails de cette maladie, et de nous attacher à l'examen scrupuleux de son origine, de ses parties, de ses espèces, de ses effets et de ses variations, nous recommanderons simplement à ceux qui doivent traiter ces espèces de maladies dans les vaisseaux, dans les

Colonies, etc., de s'attacher à connoître et à distinguer les qualités de la petite vérole discrette ou bénigne, d'avec la confluente ou la maligne ; de savoir qu'elles sont l'une et l'autre du ressort de l'Eau Minérale Anti-putride, et qu'il n'est pas possible de découvrir un meilleur spécifique pour arrêter le ravage et les effets funestes de cette horrible maladie.

Ces deux espèces de petite vérole se distinguent par des signes qui leur sont particuliers et propres, dont nous donnerons ici une notion suffisante pour n'être jamais dans le cas de se tromper sur le caractère distinctif de chaque espèce. En indiquant leurs dangers, nous indiquerons aussi les moyens de les prévenir, jusqu'à ce qu'ils soient absolument finis et dissipés.

La petite vérole est une maladie inflammatoire aiguë, épidémique, maligne, éruptive, souvent pestilencielle, maligne, pourprée, accompagnée de pustules plus ou moins multipliées, qui se terminent en suppuration et en crouttes, qui dessèchent et tombent, en laissant des cicatrices plus ou moins profondes sur la peau.

Cette maladie, extraordinairement inflam-

matoire, est différente de toutes les autres inflammations, en ce qu'elle ne peut être guérie que par la suppuration; tandis que toutes les inflammations en général ne se guérissent, au contraire, qu'en prévenant et évitant la suppuration ; une différence si majeure et considérable nous oblige d'observer ici que le traitement de l'inflammation de la petite vérole est extrêmement difficile, quoique simple, et qu'il mérite la plus grande circonspection, relativement aux symptômes effrayans qui l'accompagnent; car s'ils paroissent en apparence exiger les mêmes secours et les mêmes soins que les inflammations ordinaires, néanmoins il est visible qu'ils seroient mortels, si on les employoit sans discernement dans le traitement de la petite vérole ; en voici la raison. En se conduisant dans le traitement de cette maladie, comme dans celui des inflammations accidentelles, on risque d'interrompre sur le champ le cours de la petite vérole, en prévenant et arrêtant la suppuration ; et c'est de ce seul point que dépend la guérison ou la mort des malades affligés de cette maladie.

La petite vérole, de quelqu'espèce qu'elle soit, discrette ou bénigne, confluente ou

maligne, se connoît par la fièvre continue, par des nausées, des pésanteurs et des douleurs de tête, par l'abattement des forces, des tressaillemens, de légers frissons, des picottemens, l'éruption des boutons, des démangeaisons au nez, un mal de gorge, quelquefois le délire et très-souvent la respiration gênée.

Dans la petite vérole discrette ou bénigne, tous ces symptômes sont très-modérés, et les boutons sont dispersés par tout le corps, en assez petite quantité : au lieu que, dans la petite vérole confluente ou maligne, tous les symptômes, dont nous venons de faire l'énumération, se manifestent avec la plus grande force, tantôt par plaques, ou par grappes ; les boutons, rapprochés les uns des autres, se touchent presque tous. On voit souvent des hémorragies, des vomissemens, des diarrhées, des taches pourprées qui annoncent un grand degré de malignité, qui doit faire appréhender la gangrêne et la mort prochaine du malade.

On pourroit nous objecter qu'il y a encore d'autres espèces de petite vérole, nous le savons ; mais comme la différence qu'elles ont entr'elles ne gît que dans leurs compli-

cations avec d'autres maladies, et qu'elle ne change rien à la nature du germe et du levain que produit la petite vérole, il s'ensuit que le traitement général, qui est propre à combattre et à arrêter le cours et le progrès funeste de cette maladie, convient également à toutes ses espèces.

Lorsque, par quelques causes que ce puisse être, dépendantes des saisons ou des miasmes véroliques répandus dans l'air, le levain de la petite vérole, qui est inné en nous, se développe dans le sang; on voit la fermentation, la raréfaction et le mouvement plus ou moins violent du sang se manifester: c'est alors que les symptômes, dont nous avons fait le détail, se font successivement remarquer, et qu'ils constatent la qualité et l'espèce de la petite vérole, que les Chirurgiens ou les Médecins doivent traiter et connoître.

Ce développement, du levain de la petite vérole, ne peut se faire sans qu'il survienne, par la rapidité du mouvement qu'il excite dans le sang, une chaleur excessive et ardente, qui provient des efforts continuels que fait la nature pour se dégager de la matière qui l'opprime, afin de la porter du

centre à la superficie du corps, à l'effet d'y former des éruptions boutonnées qui puissent tourner en suppuration et opérer la guérison du malade.

Dans cette position, si l'on considère que le mouvement excessif du sang, et les symptômes les plus actifs, et les plus caractéristiques de l'inflammation qui doivent inévitablement raréfier la partie lymphatique et rameuse du sang qui en lie toutes les parties intégrantes, on verra bientôt la lymphe changer nécessairement de consistance et de nature, à cause de la chaleur immodérée qu'elle éprouve dans cette circonstance qui la rend gluante, épaisse, coëneuse, et par conséquent très-inflammable; et qu'il n'est pas possible que tant de révolutions s'opèrent à la fois, sans que cette même lymphe épaissie et racornie par un excès incroyable de chaleur, ne produise successivement une infinité de stagnation, soit dans le cerveau, soit dans les viscères quelconques; et que ces stagnations n'y causent des inflammations qui deviennent en très-peu de tems gangrèneuses et mortelles; or, comme il seroit dangereux d'employer en pareille circonstance les remédes qui sont propres aux in-

flammations en général, puisqu'au lieu de favoriser la suppuration des boutons, ils la détourneroient, il faut donc les éviter : il s'agit d'examiner actuellement quels sont les remèdes les plus convenables, les plus sûrs et les plus prompts pour faciliter la suppuration et guérir la petite vérole.

Seroit-ce la saignée répétée ? Non, sans doute, puisqu'elle est directement contraire aux vues de la Nature, qui veut que cette maladie se termine par la suppuration, et nullement par des remèdes qui la préviennent, et qui s'y opposent ; d'ailleurs, quand même la saignée ne produiroit pas un très-grand mal en détournant l'inflammation et la suppuration, n'est-il pas clair qu'en diminuant le volume du sang et son mouvement, elle feroit rentrer la matière et le levain de la petite vérole qui auroit nécessairement produit son éruption sur la peau, si l'on ne s'étoit pas appliqué à la détendre et à relâcher les solides par des saignées déplacées et mal vues.

N'est-il pas visible que dans l'état de foiblesse et d'affaissement qu'éprouve le malade, si vous diminuez le volume du sang, il n'aura plus assez de force, de ressort, et

assez de puissance pour porter la matière de la petite vérole du centre à la superficie du corps, et qu'elle sera forcée d'y rentrer ?

Ces importantes observations ne sont rapportées que pour faire connoître la différence extrême qu'il faut faire entre le traitement de la petite vérole (quoique rangée dans la classe des maladies aiguës et inflammatoires) et celui des inflammations ordinaires qui doivent se traiter différemment ; notre objet est de mieux faire sentir les dangers infinis de l'horrible maladie dont nous parlons, qu'on ne l'a fait jusqu'ici, à tous égards, et la nécessité indispensable qu'il y a d'en arrêter le cours, en prévenant, dès le principe, les inflammations générales et particulières des entrailles et du cerveau, dont les suites seroient infailliblement funestes : ces exemples sont si connus à Paris, qu'il n'est pas nécessaire de nous étendre davantage sur cet objet.

L'habileté du Médecin qui traite la petite vérole consiste à entretenir le mouvement du sang avec modération, sans en diminuer la quantité autant qu'il est possible, afin que le sang puisse conserver assez de force et de ressort pour chasser au dehors le levain de

cette maladie, et suivre son cours sans aucun événement malheureux.

Pour remplir cet objet, il faut que le Médecin s'applique à connoître l'état et la qualité du sang du malade, afin de pouvoir juger de ses effets : un sang trop appauvri et trop dissous ne permet aucune espèce de saignée ; car si on en ordonne, on affoiblira le ressort et le mouvement du sang, l'éruption ne pourra pas se faire, et le malade mourra infailliblement. Les cordiaux, en pareille circonstance, ne peuvent donner au malade qu'une force momentanée et passagère ; ils seront nuisibles et contribueront à rendre la lymphe encore plus coëneuse en augmentant la chaleur, et la fièvre qui accélérera l'inflammation et la gangrêne.

Un Médecin, qui n'est pas habitué à traiter la petite vérole, (sur-tout la confluente maligne), pourra d'abord être effrayé à l'aspect des symptômes affreux qui la caractérisent ; il verra le malade dans le délire, respirant avec peine, ayant une fièvre ardente, accompagnée d'un poulx dur et gêné, des maux de tête violens, des nausées, des frissons, des ardeurs d'urine, des rougeurs aux yeux, qui lui feront craindre une inflamma-

tion prochaine du cerveau, de la poitrine, ou des entrailles ; il se frappera de l'état critique et dangereux de son malade, et ne saura comment faire pour remédier à tant de maux accumulés les uns sur les autres ; sa première idée l'invite à employer les saignées redoublées, pour vaincre la résistance des symptômes qui l'épouvantent, sans savoir que s'il met cette idée en exécution, son malade périra sans ressource, parce qu'en diminuant le volume du sang essentiellement nécessaire pour chasser sur la peau la matière de la petite vérole, le sang n'aura plus la force d'opérer la révolution que la nature exige pour se dégager de la matière qui l'opprime, et la mort sera la suite d'une conduite si peu conséquente.

Mais un Médecin accoutumé à traiter des petites véroles de toutes les espèces, ne sera pas étonné des symptômes multipliés dont il sera spectateur ; il s'occupera à les réprimer sans rien diminuer de la force du sang ; il travaillera à détruire sa trop grande raréfaction et sa chaleur excessive, en neutralisant en partie l'acrimonie et la causticité de la matière vérolique ; par ce moyen, après avoir diminué la grande chaleur du

sang, sans avoir porté aucune atteinte à sa force, il mettra son malade en état de supporter le traitement que nous allons indiquer, et que nous avons éprouvé nous-mêmes avec le plus grand succès dans une infinité de circonstances très-critiques.

Le traitement que nous avons coutume d'employer, nous décide quelquefois à ordonner une saignée du bras ou du pied, suivant l'exigence des cas. Lorsque le sujet est pléthorique, ou que le poulx est dur et enfoncé, cette saignée doit se faire dans la vue de donner au sang plus de liberté de circuler et non de détruire la fièvre qui est nécessaire, lorsqu'elle n'est pas excessive. Immédiatement après, nous donnons une dose d'émétique en lavage, pour diminuer la violence des symptômes effrayans de la maladie, et débarrasser les premières voies des matières dont il est surchargé; ces préalables remplis, nous employons la boisson copieuse de l'Eau Minérale Anti-putride, qui, en faisant cesser promptement et par degré l'excessive chaleur et la raréfaction du sang, diminue par son acide la force du levain de la petite vérole, qui est un alkali des plus violens et des plus exaltés qu'il soit possible

de connoître dans le nombre des maladies qui affligent l'humanité.

On doit augmenter ou diminuer la boisson de cette Eau, suivant le besoin qu'on a de diminuer ou d'augmenter le mouvement du sang et sa chaleur, afin de lui conserver un degré de force assez puissant pour porter continuellement du centre à la circonférence, la matière de la petite vérole, pour que l'éruption soit complette, en évitant que la trop grande chaleur ne rende la lymphe coëneuse et inflammatoire, au point d'occasionner des stagnations qui deviendroient gangrêneuses et mortelles.

La décoction d'orge, plus ou moins épaisse, suivant le degré de fièvre que le malade éprouve, étant adoucie avec un peu de sucre, doit lui servir de nourriture pendant les sept premiers jours de sa maladie. Quand on peut faire du bouillon avec du veau ou du poulet et un peu d'oseille, on est certain de pourvoir suffisamment à sa subsistance, sans porter du feu dans son sang; ses boissons, en général, doivent toujours être rafraîchissantes et aigrelettes; on peut également lui donner à boire quelquefois du petit lait, quand on en a, en y ajoutant

une demi-cuillerée à bouche d'Eau Anti-putride pure sur chaque pinte.

Razès, qui a le mieux écrit dans l'ancien tems sur le traitement de la petite vérole, convient qu'il employoit dans cette maladie les acides nitreux et les végétaux, comme le citron et le vinaigre.

Sydenham les recommande de même, et tout occupé qu'il étoit du desir de trouver le spécifique, dont nous avons fait la découverte, il en concevoit si bien l'importance et la nécessité, qu'il ne cessoit d'employer les acides dans le traitement d'une infinité de maladies.

Le malade, pendant tout le cours de sa petite vérole, jusqu'à sa convalescence, qui ne date ordinairement que du quinzième jour, boira de tems en tems de l'Eau Anti-putride préparée, dans laquelle on ajoutera un cinquième de lait froid, afin d'éviter qu'il ne se coagule; cela n'empêchera pas que sa boisson ordinaire n'ait lieu. Ces différentes boissons ont chacune différens objets, celui d'affoiblir la malignité et la force de l'alkali, du levain de la petite vérole, de s'opposer à la grande chaleur, à la raréfaction du sang et de le tempérer, rafaîchir et adoucir.

Si les Médecins et les Chirurgiens ne préviennent, avant le troisième jour, les effets des engorgemens et des stagnations, l'inflammation qu'ils occasionnent deviendra bientôt gangrêneuse et mortelle.

Les tisannes de scorssonnaire, etc. qu'on est en usage de donner chaudement aux malades, peuvent-elles tempérer, rafraîchir suffisamment, pour diminuer la trop grande raréfaction du sang et la chaleur excessive qui rend la maladie dangereuse, en rendant la lymphe coëneuse et inflammatoire? De pareils remèdes sont trop au-dessous de la résistance, pour pouvoir empêcher les progrès funestes de l'inflammation.

Ce n'est que par les boissons acidules et rafraîchissantes, ménagées avec prudence, que le Médecin ou le Chirurgien peut espérer de vaincre l'incendie considérable, que le développement de la matière de la petite vérole occasionne ; l'Eau Anti-putride remplira complettement cet objet, en l'administrant conformément à notre Formule. Il est très-rare et même impossible, qu'en l'employant de bonne heure les malades périssent; il faut des causes extraordinaires que qui que ce soit ne peut prévoir, pour qu'on

ne sauve pas ces sortes de malades. Nous en avons traité plus de cent cinquante, à Paris, et il ne nous en est mort qu'un seul, âgé de près de cinquante-sept ans, qui étoit à la campagne, au quatrième jour de sa maladie, lorsque nous y fûmes arrivé : ce qui prouve qu'à cette époque la maladie devient gangrêneuse et incurable, quand on n'y a pas paré.

Nous avons toujours été à tems de prévenir, diminuer l'inflammation, en diminuant la raréfaction du sang, la chaleur et la fièvre, par le moyen de cet acide. Madame la Marquise de Trénel, M. de Montville, son frère, les enfans de M. le Comte du Hautoi, et une infinité d'autres, pourroient nous servir d'exemples, s'il étoit nécessaire d'en citer; R. P. Potencien, de la Charité, qui a vu traiter ces derniers, pourroit confirmer l'excellence de notre traitement, qui est très-simple et très-facile à exécuter.

Nous n'employons ordinairement la saignée que lorsque le malade, menacé de la petite vérole, se trouve avoir le poulx plein, dur et enfoncé; c'est alors que nous nous décidons à tirer deux ou trois palettes de sang, suivant le sujet; non pas dans la vue de di-

minuer les symptômes qui accompagnent ou peuvent accompagner la maladie, mais pour augmenter le mouvement du sang et sa circulation, afin de porter plus facilement la matière de la petite vérole à la superficie du corps.

Dans le premier moment de la maladie, il n'existe pas d'inflammation; c'est pour la prévenir que cette saignée devient nécessaire; elle facilite une éruption plus prompte et plus considérable.

Il n'est pas toujours nécessaire d'employer ce moyen; car lorsque la circulation du sang est libre, ce seroit faire preuve de routine, et non de principe, que de faire faire une ou plusieurs saignées, qui ne serviroient qu'à diminuer les forces du malade, et à affoiblir le mouvement du sang, si nécessaire à la dépuration de la petite vérole et à sa guérison. Il est bon que pendant le cours de cette maladie, le mouvement de la circulation soit plus actif que dans l'état naturel; ce n'est que par ce moyen que l'humeur de la petite vérole se porte à la peau, et forme l'éruption boutonnée, qui doit absolument se faire, pour que le malade puisse espérer de guérir.

On parvient aisément à se préserver de la

petite vérole, quand on est forcé de fréquenter ces sortes de malades, par des ménagemens sur la nourriture, et sur les boissons trop spiritueuses, et du vin. Pour y réussir, il est à propos de continuer quelques tems l'usage de la boisson Anti-putride, destinée pour les malades, à la quantité de trois ou quatre verres par jour, qui suffiront pour remplir cet objet. On ne prend la petite vérole que de ceux qui l'ont, qu'en respirant l'air chargé des miasmes du levain de cette maladie qui les environne; ces miasmes, en passant dans le sang, procurent bientôt cette maladie. L'Eau Anti-putride a, par son acide, la propriété de les neutraliser, à mesure qu'ils passent dans le sang, et empêche absolument le développement du levain de la petite vérole. Madame la Comtesse du Hautoi est un des plus grands exemples du fait que nous rapportons; elle n'a jamais cessé de voir, plusieurs fois dans le jour, ses deux Fils, atteints de la petite vérole; elle a suivi notre régime, qui l'en a garantie, au milieu de la contagion la plus enflammée.

Le traitement que nous venons de constater est d'autant plus important qu'on sera toujours assuré d'éviter toute espèce de dé-

pôt à la suite de la petite vérole, en continuant de prendre, dans la convalescence, quelques verres de cette Eau, jusqu'à parfaite guérison ; ce qui doit être considéré comme un objet de la plus grande importance, puisque nous voyons journellement les suites des petites véroles occasionner des défectuosités très-remarquables et fâcheuses.

TRAITE DES NÈGRES.

MANIERE *de les guérir de la petite Vérole.*

SI le traitement que nous venons d'indiquer pour guérir la petite vérole sur mer et dans les Colonies, peut être regardé comme très-essentiel à la conservation des Marins et des Matelots, il l'est encore bien davantage aux Nègres, de la traite qui se fait sur les côtes d'Afrique, d'Asie, etc. puisque ces malheureux humains sont placés dans l'entre-pont des Navires, presqu'entassés les uns sur les autres, et privés de toute espèce de liberté, où le mauvais air qu'ils respirent et l'odeur infecte qui s'exhale sans cesse de plusieurs substances corrompues, sont seuls capables

de produire des maladies putrides. Il est rare que la petite vérole, maladie contagieuse par elle-même, n'y exerce pas ses fureurs. La mortalité de quantité de Nègres de la traite, est souvent la cause de la ruine des Armateurs qui la font, lorsqu'ils éprouvent cette perte par la petite vérole. Il est difficile de pouvoir traiter à tems et dans le principe une si grande quantité d'individus, dans l'entre-pont, sans qu'il y ait beaucoup de victimes, sur-tout quand on n'a pas les remèdes spécialement appropriés.

L'usage de l'Eau Anti-putride semble avoir été inventée pour venir au secours de ces malheureux, et remédier à l'impossibilité de les secourir fructueusement dans le lieu du navire qu'ils habitent ; car le seul et unique objet du traitement des maladies dont nous venons de parler, se réduisant à prévenir les inflammations, et à modérer la trop grande raréfaction du sang, on est certain de remplir complettement cette vue par la boisson copieuse de l'Eau Anti-putride qui s'oppose diamétralement aux effets inflammatoires de la petite vérole. Il est constant qu'on sauvera les Nègres dans le tems et le trajet de leur transport dans les Colonies, en leur fai-

sant boire à chacun, par jour, une pinte d'Eau Anti-putride prépaprée pour la boisson, et même deux pintes en cas d'altération considérable; cette boisson remplira toutes les indications en pareille circonstance, et sa vertu acidule et rafraîchissante empêchera la lymphe de devenir coëneuse et inflammatoire, ce qui détruira la cause primitive de la maladie des Nègres, etc., les garantira de la mort qu'ils n'auroient pu éviter.

On auroit lieu d'être effrayé de la violence des symptômes que ces malheureux éprouvent quand ils ont la petite vérole, ou quelque maladie inflammatoire, si l'on étoit privé du véritable spécifique qui peut seul opérer leur guérison dans un lieu aussi resserré et mal sain. Mais à l'aide de ce secours, en leur donnant assiduement, et avec abondance de cette Eau minérale à boire, on sera assuré de détruire la violence des symptômes les plus affreux de leur maladie, et de les garantir de la mort; cette même boisson les garantira pareillement du scorbut, des fièvres inflammatoires, malignes et pestilentielles qui portent un si grand préjudice au commerce des Nègres si nécessaire dans les Colonies.

MANIERE *de traiter les plaies et de les guérir.*

Dans le nombre des propriétés essentielles que l'Eau minérale Anti-putride réunit, dont elle offre sans cesse les preuves les plus évidentes et les plus invincibles, celle de guérir les plaies et les ulcères les plus invétérés, n'est certainement pas la moindre de celles qui doit la faire accueillir du Gouvernement. Il arrive très-fréquemment dans la Marine, qu'en construisant les vaisseaux, soit en faisant les manœuvres ordinaires, les ouvriers et les matelots se blessent gravement, et que la plupart de leurs plaies (sur-tout lorsqu'elles sont profondes) dégénèrent en ulcères, qui sont d'autant plus difficiles à guérir, qu'il y en a qui résistent plusieurs années aux meilleurs traitemens usités de la Médecine et de la Chirurgie.

La plaie est une solution de continuité récente et sanglante, faite par un corps dur, perçant ou tranchant, qui a détruit la cohérence des parties tendineuses, nerveuses et membraneuses, unies ensemble, d'avec les vaisseaux sanguins, lymphatiques, laiteux,

graisseux et musculeux, ce qui donne lieu à l'effusion des fluides qui y sont contenus.

Les plaies les moins considérables dérangent les fonctions des solides qui sont blessés, de même que le cours des humeurs qui circuloient dans les vaisseaux ouvers par la solution de continuité.

Les plaies sont plus ou moins dangereuses à raison de leur grandeur, de leur profondeur, et de la nature des parties offensées ; elles sont moins graves lorsqu'elles sont superficielles, c'est-à-dire, qu'elles se bornent à la peau et aux chairs.

Mais lorsqu'elles coupent des tendons ou quelque grosse artère et des nerfs considérables, elles entraînent des dangers qui sont assez manifestes, pour qu'il ne soit pas nécessaire de les détailler dans un Ouvrage aussi limité que celui-ci.

On suppose d'abord que les Chirurgiens qui, par devoir ou par nécessité, seront dans le cas de s'embarquer pour le service de la Marine ou des Colonies, réuniront assez de capacité et d'expérience pour savoir conduire leur traitement, sur-tout dans les circonstances où il faut arrêter le sang des artères coupées qui procurent des hémorragies,

et qui causeroient infailliblement la mort, si l'on se dispensoit de recourir aux secours d'usage, tels que le tourniquet ou l'agaric; ce dernier suffit quelquefois tout seul pour arrêter les plus grandes pertes du sang, et à plus forte raison, celles qui sont moins considérables.

Les compresses trempées dans l'Eau Anti-putride, mêlée avec cinq parties d'eau commune, arrêtent l'écoulement des humeurs qui suintent de toute part par les vaisseaux qui sont endommagés et ouvers; il faut renouveller plusieurs fois, dans le jour, l'application de ces compresses trempées dans cette Eau, froide ou tiède; et si l'on a été obligé de se servir du tourniquet, on aura soin de le relâcher insensiblement jusqu'à ce que l'extrêmité des vaisseaux de la solution de continuité soient solidement fermés par la vertu stiptique et astringente de cette Eau, qui doit nécessairement froncer et clore l'orifice de ces mêmes vaisseaux.

Un Chirurgien habile sentira parfaitement que s'il a été obligé d'arrêter le sang de quelqu'artère considérable, soit par le tourniquet, soit par l'agaric, qui pourroit s'être trop attaché à la plaie où il aura été appli-

qué, il ne faudra pas l'en arracher de force pour se servir des compresses trempées dans l'Eau Anti-putride préparée comme il est dit ci-devant

Il doit être sûr que l'agaric se détachera de lui-même; et comme il n'applique ces compresses imbibées d'Eau Anti-putride que pour s'opposer toujours plus à l'hémorragie, il ne doit jamais cesser de la craindre, tant que le resserrement de l'extrêmité de l'artère ne sera pas en état de résister aux battemens du cœur, qui y pousse le sang avec plus de force dans ces occasions que dans toute autre, c'est pour cette raison qu'un Chirurgien expert est quelquefois obligé de réitérer les saignées pour diminuer la quantité et la vélocité du sang, afin de donner plus de tems aux artères coupées, et aux autres vaisseaux qui le sont aussi, de se contracter insensiblement, par leur propre ressort de se fermer, de se retirer sous les lèvres de la plaie, et de se cicatriser par l'effet des astringens.

Il est visible que les saignées empêchent le sang de fluer avec la même abondance et la même vivacité; mais il s'arrête inévitablement lorsqu'on redouble l'application des compresses trempées dans l'Eau Anti-

putride ; c'est en opérant cet effet qu'elle accélère la guérison des plaies , et qu'elle la rend plus prompte et plus facile.

Le Chirurgien qui sera parvenu à parer aux accidens des hémorragies , ne s'occupera plus à l'avenir qu'à suivre les pansemens d'usage , qui consistent à provoquer la suppuration par l'application des remèdes ordinaires ; ils entraînent des soins toujours trop longs avant d'arriver à une parfaite cicatrisation , et souvent des inconvéniens fâcheux ; cette suppuration desirée et provoquée ne s'établit que le quatrième jour , et quelquefois plus tard ; à la fin , la plaie se relâche , et il en sort une matière blanchâtre , épaisse et gluante qui forme le pus ; ce pus peut être altéré par des irritations qui dépendent des complications ; la malignité qui survient quelquefois en pareilles circonstances , change totalement la qualité du pus , ainsi qu'il est facile d'en juger par les matières, rougeâtres , féreuses et sanieuses qui distilent ordinairement des plaies quand elles prennent un mauvais caractère.

La suppuration se forme par le suintement des matières qui sortent des extrêmités des vaisseaux relâchés par la diminution de l'in-

flammation; la suppuration atténue les extrêmités de ces vaisseaux; l'application de l'Eau Anti-putride rend les chairs vives et les dispose à croître et à se régénérer.

Mais lorsqu'on se sert de cette Eau Anti-putride, comme nous l'avons dit ci-dessus, on n'éprouve point les longueurs de la suppuration; les vaisseaux se ferment, la putréfaction ou le pus n'ont pas le tems de se former dans les plaies, on éloigne les *trombus*, les élévations et les inflamations de la plaie; on s'oppose encore à l'ouverture des vaisseaux, et par conséquent aux hémorragies; les chairs croissent visiblement, et la plaie la plus profonde se guérit sans aucune mauvaise suite.

Ce traitement est d'autant plus intéressant à savoir et à pratiquer, qu'il abrège les trois quarts des pansemens, et que les personnes nouvellement blessées ne sont pas long-tems privées de leurs occupations ordinaires; cet objet est de la plus grande importance en tems de guerre sur mer et sur terre, puisque dans très-peu de jours les blessés seront en état de reprendre leurs fonctions.

Lorsque les plaies sont sur le point de se cicatriser, on ne doit y mettre que du linge blanc et sec, et le renouveller tous les jours sans aucune autre application.

On observera ici que toutes les plaies qui sont occasionnées par un instrument pointu, et qui ne s'étendent pas au-delà du corps des muscles, se guériront en moins de trente-six heures, ayant l'attention d'exprimer légèrement, aussi complettement qu'il est possible, le sang qui pourroit être resté dans la plaie, et en appliquant de quatre en quatre heures, une forte compresse de six ou huit doubles de linge blanc ordinaire, imbibé dans le mélange de cinq cuillerées à bouche d'eau commune mêlées avec une cuillerée d'Eau Anti-putride pure: si la plaie que l'instrument a formé, est considérable, et que l'hémorragie ait été forte, on saignera le malade, on le mettra à la diette pendant deux ou trois jours; on lui fera boire pendant cet intervalle de tems, deux pintes par jour d'Eau Anti-putride préparée pour la boisson ordinaire; on nourrira le malade avec des alimens sains, légers et rafraîchissans.

Nous ne parleront point ici des plaies internes qui portent sur le poulmon et sur d'autres parties essentielles à la vie, ni de celles dont les vaisseaux coupés ont occasionné un épanchement dans quelque cavité; ces plaies sont presque toujours mortelles,

parce que le sang épanché ne peut plus être porté dans le cœur, il se corrompt nécessairement où il est épanché, la circulation se dérange et se détruit insensiblement par cette même cause, et sans elle l'individu blessé ne peut pas espérer de guérir.

Il y a des cas où les vaisseaux du poulmon ouverts par un instrument tranchant occasionnent des épanchemens considérables de sang dans la poitrine, alors les saignées répétées, à l'effet d'affoiblir le mouvement du poulmon pour faire réunir et anastomoser les extrêmités des vaisseaux ouverts, afin de les cicatriser, ont quelquefois heuseusement réussi; ces exemples ne sont pas absolument rares, nous en avons été témoins; en pareil cas la boisson abondante de l'Eau Antiputride contribuera infiniment à favoriser la cicatrisation du poulmon, parce qu'elle s'oppose à la raréfaction du sang, à la fiève, et qu'elle porte dans le sang une substance terreuse et astringente qui devient très-nécessaire dans cette circonstance; l'opération de l'empyême termine cette guérison, l'orsqu'on est assuré que l'épanchement qui s'est fait dans la poitrine est considérable.

Il est aisé de voir par-tout ce qui vient

d'être dit que le traitement des plaies simples par le secours de l'Eau Anti-putride est infiniment plus avantageux que celui qu'on est en usage de suivre, puisqu'il abrège et assure les guérisons, qu'il prévient en même tems les divers accidens et les événemens qui arrivent souvent dans le traitement ordinaire des plaies qui dégénèrent quelquefois en ulcères très-rebelles.

En effet, nous avons observé pendant la durée de notre pratique, que les artères par leur propre élasticité, ainsi que les autres vaisseaux et les nerfs, se contractent, se retirent sur eux-mêmes et ferment presqu'entièrement leurs orifices, qui ne donnent que de foibles suintemens, et que les vaisseaux fermés de même par leur propre ressort et par la propriété légèrement stiptique et astringente de l'Eau *de Beaufort*, ainsi que les chairs et la graisse prennent leur état naturel. Les chairs s'élèvent du fond de la plaie, se régénèrent, et se cicatrisent; mais le sang et les autres fluides accoutumés à circuler dans ces vaisseaux, font de très-grand efforts pour passer par les voies qui leur étoient propres, d'où il arrive qu'à raison de la solution de continuité des vaisseaux, ils y

excitent des battemens fréquens et réitérés contre l'obstacle qui s'oppose à leur circulation ordinaire, jusqu'à ce que le sang ait pris son cours par les vaisseaux collateraux; cet obstacle est la cicatrisation des vaisseaux de la plaie, dont l'orifice est absolument resserré et fermé.

Le malade doit boire une pinte par jour d'Eau Anti-putride, préparée pour la boisson ordinaire de l'équipage. Cette boisson est nécessaire pour tempérer son sang, modérer son mouvement, et éviter la fièvre qui peut arriver, ainsi que l'inflammation de la plaie, quand elle est considérable; d'ailleurs il peut survenir des agitations, des insomnies, des altérations, des chaleurs dans le corps, qui sont suivies d'ardeurs d'urine, de soif; ces accidens ne peuvent cesser qu'en buvant beaucoup de cette Eau: l'excès ne peut pas être nuisible, il ne peut que favoriser la guérison de cette maladie, en calmant et purifiant le sang, en donnant plus de forces aux solides, en s'opposant directement à l'appauvrissement et à la dissolution du sang, à la disposition inflammatoire, dans les cas qui pourroient y donner lieu. Au reste, ce n'est qu'en suivant ce régime et les appli-

cations ci-dessus recommandées, que le malade préviendra la suppuration, la déperdition de substance, et que les chairs des ulcères se régénéreront, sans être retardées par le repompement du pus dans le sang et par la fièvre habituelle, qui altéreroient insensiblement ses forces et sa santé.

Quoique les moyens que nous venons d'indiquer dans cet article soient certains pour opérer la guérison des plaies, puisque nous ne parlons qu'après l'expérience, on ne doit pas, malgré cela, s'attendre à n'éprouver aucunes indispositions douloureuses, qui sont les suites quelquefois des blessures et des plaies; les inflammations occasionnées par la dilatation des vaisseaux de la plaie, doivent quelquefois avoir lieu, et produire de la rougeur, de la chaleur une tumeur et douleur sur la plaie; mais ces effets seront toujours calmés et appaisés, en continuant d'y appliquer du charpi trempé dans l'Eau Anti-putride préparée, mis au fond de la plaie, qu'on couvre avec de fortes compresses imbibées de la même Eau, en observant néanmoins d'affoiblir la force de l'Eau Anti-putride, au moment que les hémorragies et les suintemens seront suppri-

més ; car alors on ne doit mettre qu'une cuillerée à bouche d'Eau Anti-putride pure, sur douze cuillerées d'eau cmmune, en continuant le pansement de la même manière, jusqu'à ce que la cicatrisation soit parfaite, et que la plaie n'aie plus besoin que de linges blancs et secs, pour la couvrir, la sécher et la faire cicatriser.

MANIERE *de traiter les Ulcères et de les guérir.*

La solution de quelques parties moles du corps et de la peau, que l'inflammation, l'abcès ou l'acrimonie occasionnent, forme la plaie que tout le monde connoît sous le nom d'ulcère.

Les contusions, qui ne peuvent pas être résolues par des applications spiritueuses, de térébenthine, etc. etc., dégénèrent bientôt en ulcères, ainsi que les plaies qui ont été négligées, ou qui ont résisté aux pansemens d'usage.

Les parties dures de notre corps, comme sont les os, sont susceptibles d'ulcération, ou de *carie*.

On distingue les ulcères qui viennent de causes externes, comme de contusions ou de plaies invétérées, d'avec les ulcères, proprement dits, qui viennent de causes internes.

On doit considérer les ulcères sous leurs vrais points de vue, remarquer les parties où ils sont placés, leur résistance, leur profondeur, leur grandeur, leur sinus, et examiner attentivement la nature des écoulemens sanieux, ichoreux, fœtides, malins, douloureux, benins, putrides, scorbutiques, vénériens, cancéreux, fistuleux et pestilenciels qui en distilent; le plus simple de tous ces ulcères, et celui qui résiste le moins aux pansemens, c'est celui qui ne dépend d'aucune complication, dont le pus est blanc, tenace et épais.

Les observations continuelles que nous avons fait dans nos Hôpitaux, pendant près de quarante ans, nous ont conduit à fixer invariablement notre opinion sur la cause essentielle de la formation de l'ulcère. Plusieurs Médecins et Chirurgiens ont imaginé que l'acide, qui est un corrosif, est une des principales causes des ulcères; et d'autres, beaucoup plus clairvoyans, ont pensé qu'elle

devoit son origine aux alkalis qui corrodent également, à raison de leur degré de force et d'acrimonie.

En effet, ce dernier sentiment paroît si clair et si constant, qu'on ne sauroit le révoquer en doute, lorsqu'on considère que le sang, arrêté dans quelque partie où il n'a plus de mouvement, dégénère dès le troisième ou le quatrième jour, en une matière purulente, alkaline, dont l'odeur infecte, putride et sulphureuse, frappe vivement les nerfs de l'odorat ; ce qui n'arriveroit certainement jamais, si la cause des ulcères dépendoit d'un acide qui n'exhale aucune odeur : d'ailleurs une multitude infinie d'expériences que j'ai fait, m'ayant prouvé démonstrativement que la matière âcre et saline des ulcères résiste aux acides, ce qui prouve que cette cause est alkaline et qu'elle ne peut être détruite dans son principe que par l'acide, qui en est le véritable ennemi et le contraire ; elle prouve aussi que tous les pansemens balsamiques et inflammables, quelque doux qu'ils puissent être, ne sont que des alkalis qui ne peuvent pas guérir les ulcères causés par l'alkali lui-même, d'où il découle sans cesse une matière véritable-

ment alkaline, puisqu'elle brûle l'issue d'où elle sort, et qu'elle fait une effervescence lorsqu'elle est mêlée avec l'acide.

L'expérience journalière et consommée que nous avons de notre Eau Anti-putride, chargée de sels neutres, qui est un acide puissant, quoique adouci par un esprit ardent tiré des fruits acides par fermentation, ne détruit point sa force et son activité, dont les effets prouvent affirmativement ce que nous venons d'avancer sur la cause essentielle des ulcères qui dépendent de l'alkali et non de l'acide; s'il s'agissoit ici d'étayer notre sentiment sur des fondemens plus invincibles, l'amour naturel qu'une infinité de personnes ont en partage, pour confronter la vérité des faits qu'un Auteur avance, soit pour leur propre instruction, soit par d'autres motifs, déterminera sûrement un grand nombre de personnes à éclaircir incontestablement un fait que nous allons citer, et il est possible que le résultat des réflexions que cet objet leur fera faire, tourne au profit de l'humanité, en fixant, une fois pour toutes, leur opinion sur la véritable cause alkaline des ulcères.

M. *de Ronseney*, Officier invalide, avoit

depuis sept ans, une violente affection scorbutique ; il étoit couvert de tâches violettes, rougeâtres et jaunes; ses gencives étoient ulcérées, ses dents noires et chancelantes; malgré la multitude des remèdes qu'il avoit fait, d'après l'avis de plusieurs personnes de l'art, sa maladie avoit fait des progrès si grands, que, par une suite de la putréfaction générale, occasionnée par le scorbut qui agissoit sans cesse sur les fluides et sur les solides, il s'étoit formé divers ulcères qui, en se multipliant successivement sur toutes les différentes parties de son corps, arrivoient jusqu'à quarante-deux; dont huit étoient plus grands que la main.

Dans un aussi triste état, le malade, ne pouvant plus sortir de son lit depuis plusieurs mois, nous fit prier, par des personnes de considération, de l'aller voir; nous y fûmes, accompagnés de ces mêmes personnes. Il demeuroit alors au fauxbourg Saint-Antoine, quartier Fontarabie; nous trouvâmes le malade dans son lit, couvert d'onguens, d'emplâtres ; ses ulcères exhaloient dans sa chambre une infection insupportable. Nous fîmes découvrir tous les ulcères; ils étoient profonds, ichoreux, calleux dans leurs bords,

et d'une odeur très-fœtide; la bouche du malade étoit d'un rouge brun jusqu'au fond de la gorge, et garnie d'une infinité d'ulcères autour des gencives, les dents déracinées étoient noires et chancelantes; son corps étoit couvert de tâches scorbutiques; il étoit dans l'*autrophie* la plus grande, et avoit un dégoût général pour toute espèce de nourriture.

A la vue de tant de maux réunis et arrivés à un si haut période, il se trouvoit dans le plus grand danger, le malade étoit abandonné des personnes qui s'étoient donné le plus grand soin pour le guérir; nous résolûmes de lui donner des secours, au moins de prolonger sa vie quelque tems; tous les emplâtres et les onguens dont il étoit couvert furent supprimés; nous fîmes déterger et laver les plaies avec une pinte d'eau commune tiéde, dans laquelle on mit deux fortes cuillerées d'Eau Anti-putride pure. Après ce mêlange, on appliqua sur les ulcères des compresses trempées dans cette Eau préparée, avec ordre de les humecter pendant le jour, et de les renouveller tous les soirs : le malade fut mis à l'usage de la boisson Anti-putride, à la quantité de deux pintes par jour, afin de détruire la cause scorbutique, putride et le

pus repompé dans le sang. Les gargarismes furent également employés ; le malade suivit ce régime et fit usage intérieurement et extérieurement de cette Eau jusqu'à parfaite guérison. Le sixième jour du traitement la couleur des chairs, des ulcères étoit déjà belle et vermeille ; il n'y avoit plus de fibres flottantes. Les callosités et les bords des ulcères furent ramollis, et la suppuration très-diminuée ; leur surface étoit seulement humectée d'une humeur peu considérable et glutineuse. L'accroissement des chairs et leur cicatrisation prochaine, nous obligèrent de diminuer la force de cette Eau, destinée à la lotion et au pansement des plaies. La dose en fut réduite à une forte cuillerée à bouche sur chaque pinte d'eau commune pour y tremper les compresses, les appliquer pour tout pansement sur les ulcères avec la même exactitude qu'auparavant : au moyen de ces soins, les plus petits ulcères qui n'étoient que d'un pouce et demi de diamètre et huit lignes de profondeur, furent très-promptement guéris, et ceux qui étoient de la grandeur de la main le furent radicalement dans moins de deux mois.

Les alimens gras furent supprimés, les

soupes maigres à l'oseille et légumes frais et rafraîchissans furent préférés, afin de ne pas porter trop de feu dans son sang. Les forces du malade augmentèrent à vue d'œil; la langue, les gencives et le palais furent bientôt réparés, les dents se raffermirent, la nourriture fut augmentée, le malade reprit de l'embonpoint et des forces, et fut parfaitement rétabli dans peu de tems. M. *de Ronseney* demeure actuellement au-dessous de Belleville, fauxbourg du Temple, et jouit de la meilleure santé. Lorsqu'il fut guéri, il se présenta à l'Hôtel des Invalides, pour recevoir ses appointemens : on hésita à le reconnoître, parce qu'on étoit persuadé de l'incurabilité de sa maladie dont on croyoit les suites funestes et prochaines, à cause de son éthisie scorbutique qui en avoit fait un squelette.

Ce seul exemple nous dispense d'en citer d'autres de même espèce. Notre objet, en le rapportant en détail dans cet ouvrage, se borne à en donner connoissance aux Médecins et aux Chirurgiens, afin qu'ils puissent parvenir à guérir les vieux ulcères qui sont fréquens dans les Hôpitaux de la Marine, et dans les Colonies où les Nègres périssent

la suite des tems de ces sortes de maladies qui causent aux habitans des pertes réelles et irréparables.

La boisson de l'Eau Anti-putride change promptement la mauvaise habitude du corps; elle rétablit les sécrétions en général, prévient les indigestions, fortifie l'estomac, donne du ton aux solides et provoque l'appétit. Ce sont des vérités prouvées qui établissent l'invariabilité des effets de ce remède nouveau, à bien des égards.

On suppose que les Chirurgiens qui seront dans le cas de traiter les ulcères sur mer, dans les Colonies, etc., auront assez de connoissances pour avoir égard aux causes vénériennes qui pourroient y être compliquées, qu'ils sauront ouvrir les sinus, etc., pour faciliter la prompte cicatrisation, en les détergeant et injectant au besoin avec cette Eau Anti-putride préparée pour le pansement en quantité suffisante, suivant les usages ordinaires, en préférant l'application de l'Eau Antiputride aux digestifs, aux onguens, aux emplâtres qu'on avoit coutume d'employer avant notre découverte. A l'égard du vice scorbutique, qui est souvent la cause des ulcéres, ou qui les entretient, on n'aura

pas besoin de lui opposer d'autre remède interne que la boisson de l'Eau Anti-putride *de Beaufort*, à la quantité de deux pintes par jour. L'Eau Anti - putride est le véritable spécifique contre le scorbut, et on en a la preuve dans la guérison radicale de M. *de Ronseney*, Officier Invalide, etc., dont nous rapportons le détail de l'expérience dans cet ouvrage.

Nous avons observé, en traitant des ulcères en général, qu'ils ont souvent différens caractères; nous pouvons assurer d'avoir vu par théorie et par des expériences multipliées, que la cause qui les entretient, est véritablement alkaline et putride.

Il est inutile d'entrer ici dans d'autres détails à cet égard : il suffira de savoir que les ulcères en général qui ne sont point entretenus par un virus *siphilitique*, doivent être traités de la manière que nous venons de le dire. Lorsqu'il y aura un vice vénérien ou scrophuleux qui contrariera la guérison, on ajoutera au traitement ordinaire (que nous venons de fixer par l'usage interne et externe de l'Eau Anti-putride), les bols de *panacée mercurielle*, ou le remède de *Wanswietin*, afin de faciliter la cure radicale de ces ulcères entretenus par un double vice.

Il est superflu d'employer d'autres remèdes pour laver les ulcères ; on les détergera suffisamment par les lotions et les injections de l'Eau Anti-putride, et par l'application des compresses imbibées dans cette Eau : les remèdes *sarcotiques* ne sont plus nécessaires, parce qu'il n'y en a point de plus efficaces pour faciliter l'évolution et l'accroissement des chairs que l'Eau *de Beaufort*.

Lorsque les chairs seront presqu'au niveau de la peau, il ne faut les laver soir et matin qu'avec l'eau du pansement, et couvrir la plaie avec du linge blanc et sec : la nature, toujours admirable dans ses œuvres, achevera elle-même la cicatrisation et la parfaite guérison des ulcères.

Les Chirurgiens qui savent tous réprimer les excroissances de chair par l'Alun brûlé, etc., n'ont pas besoin d'instruction à cet égard, quand les circonstances l'exigent ; mais ces accidens n'arrivent point quand le pansement des ulcères se fait avec l'Eau Anti-putride, attendu que c'est pour détruire les callosités, les chairs mortes et prévenir les excroissances, que nous mettons deux bonnes cuillerées à bouche d'Eau Anti-purride pure sur une pinte d'eau commune pendant les

six premiers jours, pour ne laisser sur la plaie aucun corps étranger qui puisse rétarder la guérison des ulcères. On l'employera de même lorsque les chairs monteront au-dessus du niveau de la peau.

On doit changer le régime des alimens à mesure que le progrès du pansement l'exige, en augmentant graduellement leur quantité, eu égard à leur qualité, pour qu'ils soient de facile digestion. On peut ensuite prescrire les alimens gras, et défendre expressément ceux qui sont salés et épicés.

Il auroit été très - facile de nous étendre davantage sur ce chapitre, en nous livrant au détail des différentes espèces et qualités d'ulcères; mais comme il ne s'agit ici que de mettre sous les yeux des personnes de l'art déjà instruites de cette matière, la façon de nous conduire dans le traitement des ulcères en général, nous nous bornerons à leur observer en passant, que quels que soient la variation, le nombre et la qualité différente des ulcères, l'usage interne ou externe de l'Eau Anti-putride dont ils pourront diminuer ou augmenter la force suivant les circonstances, suffira pour remplir toutes leurs vues pour le traitement des ulcères et pour combattre la

putridité et le vice qui peut contribuer à leur résistance.

Il est important d'observer aux personnes qui se font une peine (lorsqu'elles sont âgées), de faire fermer les ulcères qu'elles gardent depuis plusieurs années, parce qu'elles croient que le suintement continuel des ulcères qui se fait, sert à dépurer leur sang et à donner issue à des humeurs de mauvaise qualité qui pourroient l'appauvrir, et abréger le cours de leur vie. Cette crainte, quelque fondée qu'elle paroisse, ne doit pas les effrayer, puisque nous pouvons les assurer, d'après nos expériences réitérées, qu'elles n'ont rien à craindre, en suivant notre traitement pour la guérison des ulcères, en continuant surtout, pendant deux ou trois mois, de prendre tous les matins à jeûn un verre de cette Eau préparée, et autant le soir, avant souper. Cette Eau ne souffre point de corps étrangers dans le sang; elle chassera pendant ce tems, par la voie des urines, les humeurs acrimonieuses, superflues et nuisibles. Le sang et les humeurs qui se porteront avec trop d'abondance vers les ulcères cicatrisés, reprendront leur cours ordinaire par les vaisseaux collatéraux qui leur sont propres, et les craintes cesseront d'occuper l'imagination.

Manière de traiter et de guérir le Piam.

Le piam est une maladie cutanée, prurigineuse, ulcéreuse, inflammatoire, contagieuse et douloureuse, accompagnée de démangeaisons et de cuissons très-importunes.

Cette maladie participe de l'*éléphansis*, si commun parmi les Négres, en Afrique et en Asie. Le virus de cette maladie se manifeste par des éruptions *exantémateuses,* occasionnées par l'âcreté séreuse et corrosive des humeurs qui se fixent entre les vaisseaux excrétoires et les fibres nerveuses et tendineuses de la peau.

Les Médécins les plus éclairés ont pensé que le piam est une gale dartreuse et vénérienne, qui dépend d'un vice compliqué, communément héréditaire parmi les Nègres.

Les levures qui commencent à annoncer le piam, se terminent en pustules et en ulcérations sur la peau, qui devient très-dure, ruguse et croûteuse.

Cette maladie est difficile à guérir; elle résiste souvent aux remèdes les plus usités, et se renouvelle souvent, lorsqu'on croit être au moment de la guérison.

On a pensé dans un tems que le mercure étoit le véritable spécifique du piam, parce qu'il avoit effectivement opéré quelques légères guérisons accidentelles ; mais la résistance que cette maladie oppose aux effets du mercure dans le traitement de ceux qui en sont attaqués, a démontre évidemment que le mercure avoit bien quelques propriétés générales pour les maladies de la peau, mais qu'il n'en avoit point de spécifique pour la guérison du piam en général ; parce qu'il a non - seulement son siége dans le sang et dans les humeurs, mais encore dans le corps de la peau et des fibres nerveuses et tendineuses des muscles qui en sont continuellement irritées et agacées.

Lorsque les ulcères du piam s'établissent sur la peau par des levures, il en sort une matiére sanieuse, fœtide et corrosive, jusqu'à ce que leur surface soit desséchée et rugüse ; il s'y forme alors des espèces de croûtes écailleuses qui se détachent et qui font appercevoir dans le sein de l'ulcère une rougeur brune et foncée, suivie des démangeaisons et des cuissons très-vives et difficiles à supporter.

La peau reste inégale, raboteuse, épaisse : le malade maigrit ; ses jambes et ses pieds

deviennent enflés ; il tombe insensiblement dans la consomption, l'éthysie, et meurt.

Le piam diffère suivant les tempéramens des Nègres qui en sont attaqués : ceux qui sont bilieux et mélancoliques, ont des ulcères plus écailleux, plus croûteux et plus secs que ceux qui sont phlegmatiques et sanguins ; ces derniers ont les ulcères beaucoup plus humides, sanieux et quelquefois suppurans.

Ce sont ces différences singulières qui concourent à rendre cette maladie plus ou moins rebelle aux remèdes les plus vertueux. D'ailleurs, comme elle a son siége dans les parties vasculeuses, tendineuses et nerveuses de la peau, et dans celles qui sont adypeuses ou graisseuses sous la peau, on ne doit pas douter que tous ces obstacles n'augmentent presqu'invinciblement la difficulté de la déraciner et de la détruire ; il faut éteindre le vice dans les parties les plus éloignées du mouvement du cœur, d'où la circulation tire sa force, sa lenteur et sa foiblesse; il faut (disons-nous), surmonter la résistance que les solides et les fluides viciés leur présentent, par l'acrimonie corrosive et caustique des humeurs qui y sont arrêtées.

On a remarqué quelquefois des vers dans

les ulcères du piam, profondément creusés par la nature caustique et brûlante de la matière, de la suppuration et de la sanie.

Cette maladie est fréquente dans la *Negritie*; on ne doit point l'attribuer à la nature des alimens dont les Nègres se nourrissent, ni à un commerce impur, puisque les Négrillons eux-mêmes y sont sujets, comme les Adultes, ce qui prouve que la maladie est souvent héréditaire, et que le sang des Nègres est très-corrompu.

Le mercure qui, à certains égards, est très-propre à combattre les maladies de la peau, parce qu'il résoud et donne plus de fluidité aux humeurs épaisses, et qu'il réunit d'autres propriétés merveilleuses, réussit mal dans le traitement du piam; on voit ordinairement succéder des enflûres, à son usage, dans les extrêmités inférieures, qui produisent des ulcères qui ne gérissent jamais, attendu que la cause qui les procure est précisément celle qu'on a voulu détruire et vaincre par la seule puissance de ce remède anti-vénérien, qui s'est trouvé impuissant à bien des égards.

La meilleure manière de traiter les Nègres affligés du piam, (sans employer une infinité de remèdes très-chers, presque tou-

jours infructueux,) consiste à se conformer à notre traitement ordinaire en pareil cas, dont voici les moyens :

On fera prendre au malade, soir et matin pendant huit jours, un bain coupé avec un sceau de décoction d'herbes émollientes et résolutives ; on lui donnera une nourriture rafraîchissante; on le saignera du bras le neuvième jour, et on lui fera prendre, après les bains, la médecine suivante :

Prenez vingt grains de jalap et deux grains de gomme-gutte diagrédiée, six grains de sel de tartre mêlés et formés en des bols, que le malade prendra en une seule dose le matin à jeun, pour un Adulte fort.

On réitérera ce remède trois jours après, en augmentant la gomme-gutte d'un grain.

Le malade boira deux pintes par jour d'Eau Minérale Anti-putride, préparée avec les deux tiers d'une cuillerée à bouche de cette Eau pure, sur une pinte d'eau commune.

Six jours après la dernière purgation, on lui en donnera une, composée de même que les précédentes, avec cette différence que dans la première il y aura trois grains de gomme-gutte, au lieu de deux; et que dans celle du sur-lendemain, il y aura quatre

grains de gomme - gutte, au lieu de trois.

La guérison complette de cette maladie, doit s'opérer dans l'espace d'un mois et demi; mais pendant ce tems, on aura soin de continuer les purgatifs de six jours en six jours, en fixant la gomme-gutte à trois grains; le jalap et le sel de tartre, à la quantité ci-devant prescrite, sans autre changement.

Le douzième jour, après la saignée et les premiers purgatifs, on fera prendre au malade les bains composés avec une eau sulphureuse et ferrigineuse, qu'on aura préparée dans un cuvier; le malade s'y mettra au moins deux fois par jour, et les continuera quinze à vingt jours de suite. On prépare ce bain, en faisant bouillir dans six ou huit pintes d'eau, quatre livres d'*escories de fer* de la forge d'un Maréchal et une livre *de soufre* en bâton qu'on aura bien pilé. On versera le tout dans l'eau de la baignoire, sans autre addition: au bout de ce tems, on fera prendre une fois par jour six bains consécutifs, avec des herbes émollientes, résolutives, qui seront également mêlées avec celles qui sont aromatiques.

Quand le malade sortira du bain, on aura soin de laver soir et matin ses ulcères croû-

teux, avec une éponge trempée dans l'Eau Anti-putride qu'on préparera, en mettant dix cuillerées à bouche de cette Eau pure, sur trente cuillerées à bouche d'eau commune.

Si, malgré cette préparation, quelques-uns des ulcères du malade résistoient encore à ce pansement, alors il faudroit faire un mêlange égal d'eau commune et d'Eau Anti-putride pure pour en éponger les plaies, et y appliquer de fortes compresses trempées dans cette Eau ainsi préparée; par ce moyen, les ulcères seront guéris, ou en voie de se cicatriser sous peu de jours.

On fera prendre tous les jours au malade, dans les intervalles des bains et des bols purgatifs, une écuëllée de lait froid, coupé avec une égale portion d'Eau Anti-putride préparée pour sa boisson; on y mettra un peu de sucre et du pain, et il continuera ce déjeûné jusqu'à la fin du traitement, en observant de le faire souper de la même manière, et en augmentant la dose du lait coupé et du pain, afin d'adoucir, de tempérer et rafraîchir le sang du malade.

MANIÈRE *de traiter et de guérir le Chic.*

Le chic est un insecte qui n'a pas plus de trois lignes de long et environ une d'épaisseur. Il se trouve dans les ordures des cannes, dans lés moulins à sucre, où les Nègres travaillent pieds nuds.

Ces insectes s'insinuent profondément dans les pores de la peau des pieds des Nègres, ils y gênent les artères qui redoublent leurs battemens sur la partie comprimée, et rendent la douleur et l'enflûre plus sensibles et évidentes.

L'enflûre augmente, le pied devient monstrueux; il y survient des crevasses et des ulcères profonds, qui pénètrent jusques dans les articulations. Les os s'y carient le plus souvent; le Nègre devient perclus, inutile à son Maître, et l'on est obligé de lui couper les jambes au-dessus des malléoles, pour le garantir de la gangrène et de la mort.

L'Eau Anti-putride est le remède le plus sûr, le plus prompt que l'on puisse employer dans ces tristes accidens; on peut les prévenir, en traitant la maladie du chic dans le principe de la manière suivante :

Il faut commencer par s'assurer du lieu où

le chic s'est introduit, et y faire une petite scarification, avec la pointe d'une lancette, à la profondeur de trois lignes, et autant dans la longueur, on y versera de l'Eau Anti-putride pure, pour y former une légère scarre qu'on entretiendra deux jours, en y versant trois fois par jour de l'Eau Anti-putride pure. Ces deux jours expirés, on mettra sur la plaie une emplâtre de diachilon gommé, pour détacher l'escarre et établir une suppuration dans cette partie; on l'entretiendra cinq ou six jours de suite pendant cet intervalle de tems, le chic mourra, et l'on s'en appercevra très-facilement par la diminution de l'enflûre, et par la cessation du battement des artères. Alors, on supprimera l'emplâtre, et on bassinera la plaie avec de l'Eau Anti-putride, préparée suivant la dose indiquée pour le pansement des plaies et des ulcères, afin de la cicatriser.

On fera boire tous les jours au malade une pinte d'Eau Anti-putride, préparée pour la boisson ordinaire des voyageurs, afin de calmer le mouvement du sang trop échauffé par le corps étranger du chic qui agitoit le malade, en dérangeant la libre circulation du sang dans la partie ou le chic s'étoit établi.

TÉTANOS, *ou* MAL DE MACHOIRE *des Enfans des Nègres, en Amérique.*

Les habitans des Colonies de l'Amérique n'auroient pas besoin d'acheter des Nègres, ni d'aller à la traite sur les côtes d'Afrique, etc., si le *tétanos*, ou le *mal de mâchoire*, ne causoit la mort à tant de milliers de Négrillons, dans les neuf premiers jours de leur naissance, On croit que de dix de ces enfans il en meurt ordinairement sept à huit, ce qui est une perte inappréciable pour les habitans et pour l'Etat.

On assure que la ligature du nombril est la principale cause du mal de mâchoire, par l'inflammation qu'elle occasionne le troisième jour de la naissance de ces enfans, qui est bientôt suivie des mouvemens convulsifs de la mâchoire inférieure, qui ferme la bouche d'une manière si forte, qu'il est impossible de faire tetter ces enfans qui meurent le neuviéme jour du *tétanos* ou *mal de mâchoire*, sans qu'on ait trouvé jusqu'à présent aucun remède pour prévenir l'inflammation de leur nombril et des entrailles.

Le sang des Nègres est si impur, si huileux,

et épais, qu'il n'est pas possible qu'il ne s'arrête et ne s'enflamme par la plus petite compression des vaisseaux du cordon ombilical, qui doit forcer le sang à prendre un autre cours par les vaisseaux collatéraux.

Les observations qu'on nous a faites sur les moyens que nous avons indiqués, dont le succès semble mériter la plus grande attention, nous engagent de donner ici plus de connoissance des précautions qu'il y a à prendre pour sauver la plus grande partie de ces Négrillons, et peut-être la totalité à tous égards.

Pour réussir, nous exposerons la cause apparente de la maladie, ses effets et les moyens de la prévenir et combattre dans son principe, autant qu'il est possible, de les employer sur des enfans de deux ou trois jours de naissance.

L'inflammation du nombril étant la principale cause du mal de mâchoire, par la ligature indispensable qu'on fait au cordon ombilical, sera prévenue en plongeant six fois par jour, pendant quatre minutes, ces nouveaux-nés dans un sceau d'eau commune tiède, et coupée avec partie égale de décoction d'herbes émollientes et rafraîchissantes,

dans laquelle on aura mis demi - cuillerée d'Eau Anti-putride pure, par pinte d'eau de ce bain.

On appliquera sur le nombril une forte compresse de linge fin trempé dans une pinte d'eau commune, dans laquelle on aura mêlé une cuillerée à bouche d'Eau Anti - putride pure, qu'on aura soin de tremper de nouveau, et de l'appliquer trois fois par jour, au moins, en continuant dix à douze jours de suite, sans y manquer. Ces bains seront réduits à deux après le neuvième jour, jusqu'au vingtième de la naissance du Négrillon.

On fera boire à la nourrice deux pintes par jour, de cette Eau préparée, en mettant la moitié d'une cuillerée à bouche d'Eau Anti-putride pure dans une pinte d'eau commune, mesure de Paris; elle n'en boira plus qu'une pinte après le septième jour, et en continuera l'usage pendant deux mois, pour rendre le sang du Négrillon plus fluide et moins inflammable : il ne faut pas d'autres précautions pour le sauver.

Si le nouveau-né avoit quelques symptô- de la maladie convulsive, ou *mal de mâchoire*, on lui appliqueroit sur - le - champ une ventouse sur le dos, pour tirer une cuillerée

de sang, en réitérant ce secours les trois premiers jours de la maladie. On continuera de plonger le Négrillon pendant quatre minutes dans le bain émollient qu'on rendra *antiphlogistique*, par l'addition de quatre cuillerées à bouche d'Eau Anti-putride pure, dans huit pintes de la décoction qui composera ce bain. On continuera les applications sur le nombril, comme auparavant.

Si l'enfant se trouve mieux, et qu'il commence à avaler du lait, on prendra deux cuillerées d'Eau de la boisson préparée pour la nourrice, une cuillerée à bouche de lait, vingt gouttes de syrop de calebasse et trois gouttes de *teinture anodine de Sydenham*, et on fera avaler ce lait coupé par demi-cuillerées à café dans l'espace de douze heures; ce qui suffira pour faire cesser dans cet état les mouvemens convulsifs du *tétanos*, et on sauvera le Négrillon.

Ces moyens sont si simples, qu'il n'est pas nécessaire d'en dire davantage pour que les nourrices soient à même de les employer sans autre explication.

On observera seulement d'empêcher les nourrices de manger des choses trop âcres et salées, et sur-tout du *piment*, pendant les prèmiers mois de la naissance de leur enfant.

de faire des dangers de la contrefaction d'un objet de cette nature où il entre des substances nuisibles qu'il faut rendre salubres, d'un usage journalier, fréquent et facile, même pour les enfans dans l'âge le plus tendre, *en changeant la configuration des sels ennemis en sels ammoniacaux et amis*, on conçoit aisément les conséquences qui en résulteroient. La composition de cette Eau exige la plus grande attention et l'expérience la plus parfaite. Dans cet état, on ne sauroit trop invoquer la sévérité des loix contre les contrefacteurs d'un objet aussi intéressant pour le public et pour la sûreté de la navigation, puisqu'il n'en pourroit résulter que des maux effrayans qui sont bien plus aisés de concevoir, d'apprécier et de sentir, que de désunir.

DE L'ÉPIZOOTIE *qui règne tous les ans dans les Colonies de l'Amérique et dans l'Inde.*

Quoique cette maladie dans les Colonies intéresse également l'administration de la Marine, il ne sera pas possible de la rap-

porter, dans tous ses détails, dans un Ouvrage circonscrit et limité; nous avons tâché de le rendre aussi succint qu'il nous a été possible, en donnant connoissance des maladies relatives à la Marine. L'Eau Minérale *de Beaufort* est également utile pour préserver le bétail de l'*épizootie*, et le guérir quand elle est employée avec abondance les premiers jours de l'*épizootie*; après le quatrième jour, il n'y a plus de remède capable d'en arrêter le funeste cours.

Nous nous contenterons de donner seulement une idée légère des expériences publiques qui ont été faites dans une circonstance la plus critique, où cette maladie fit les plus grands ravages dans la Guyenne, où nous fûmes employé par l'administration de cette Province, en 1774 et 1775. Les détails que cette maladie exigeroit pour la traiter à fonds, rendroit cet Ouvrage si volumineux, qu'il excéderoit les bornes qu'on nous a prescrites; ce qui nous oblige d'en faire un Ouvrage particulier pour servir plus utilement aux habitans des Colonies, etc.

La maladie *épizootique* du gros bétail est infiniment plus cruelle et ruineuse en Amérique que dans le continent de l'Europe, at-

tendu que les habit ausdes Colonies n'ont pas les mêmes occasions de réparer la perte de leur bétail qui y est plus rare et plus cher.

Un moyen spécifique qui pourroit tous les ans préserver les bêtes à corne et à laine, ainsi que les chevaux et les mulets dans les Colonies, seroit infiniment utile et précieux.

L'Eau Anti-putride, administrée au bétail pendant les grandes chaleurs, le garantiroit *de l'épizootie*, même au milieu du foyer de la contagion. Quand on l'emploie avec abondance les trois premiers jours de cette maladie, on doit espérer de la guérir; mais passé ce tems, la suppuration, la gangrêne et la mort en sont la suite.

Les expériences qui furent faites à Bruges, dans la Guyenne, *au quartier d'Embarres*, près de Bordeaux, et celle qui le fut aussi au château de Guigneville, sur 200 moutons appartenans à M. *de Vichi*, ne laissent rien à desirer. Ces moutons étoient attaqués d'une épidémie si cruelle, qu'il en mourut 85 dans 24 heures. Les 115 moutons restans étoient presque agonisans, lorsque nous leur fîmes administrer, *de gré et de force*, une quantité suffisante d'Eau Anti-putride, avec ordre d'en continuer l'usage pendant quatre jours;

ce qui fut exécuté avec tant de soin, que les 115 moutons restans furent tous sauvés, sans qu'il en mourut un. Le procès-verbal en forme que ce Magistrat fit dresser pour le bien public et celui de l'Etat, fut envoyé à M. *Bertin*, alors Ministre, ayant le département de l'école Vétérinaire. Ce Ministre écrivit une lettre honorable à M. *de Beaufort*, qui fut déposée avec le procès-verbal au secrétariat de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

Les expériences faites dans la Guyenne prouvent également plusieurs faits intéressans; ils fixèrent invariablement l'opinion qu'on doit avoir de la cause de l'*épizootie*, en indiquant, d'une manière précise et certaine, le moyen de préserver le bétail de cette maladie, et de le guérir par des acides puissans, comme l'est celui de l'Eau *de Beaufort*, en les administrant en quantité suffisante les trois premiers jours de la maladie.

Toutes ces expériences ont été faites pour prouver qu'on peut garantir le bétail de cette maladie, au milieu de la contagion la plus active. M. le commandant de la Province nous fit marquer un logement, et nous fîmes mettre des vaches saines dans une étable, à Bruges, à deux lieues de Bordeaux; on y

plaça deux vaches qui mangeoient et buvoient également, trois fois par jour, de l'eau commune, dans laquelle nous fîmes ajouter de l'Eau Anti-putride; on y fit entrer des vaches *pestiférées* qui y moururent dans quatre jours.

M. le Commandant ordonna une seconde expérience, en faisant introduire d'autres vaches attaquées d'*épizootie*, qui moururent aussi dans quatre jours. M. le Comte *de Fumel* voulut que les vaches saines fussent soumises à une troisième expérience; le succès fut le même; et pour rendre l'expérience plus rigoureuse, nous fîmes entrer dans notre écurie un plus grand nombre de bœufs et de vaches malades, qui moururent également pendant que les vaches saines *engraissoient.*

Des bruits affreux qui annonçoient la résolution que des gens intéressés à empêcher le succès de cette expérience, avoient de faire empoisonner les vaches saines de notre expérience, nous obligèrent d'en porter des plaintes à M. le Comte *de Fumel*, qui fit mettre une sentinelle dans le jour devant l'étable de nos expériences.

Il s'étoit élevé une opinion pendant ce

tems, qui parut mériter la plus grande attention de la part de M. le Commandant de la Province. Des Médecins qui avoient fait inoculer des vaches saines pour leur communiquer la maladie, et fait d'autres opérations pour savoir si elle étoit véritablement *contagieuse ou non*, publièrent que la maladie du gros bétail, qui faisoit tant de ravage dans la Guyenne, n'étoit pas contagieuse. M. le Comte *de Fumel* nous en fit part, en nous observant que si la maladie n'étoit pas contagieuse, il ne seroit pas nécessaire de prendre autant de précaution qu'il en prenoit, pour empêcher la communication du bétail sain dans les lieux où la maladie s'étoit manifestée; qu'il lui importoit et au Gouvernement de s'assurer de ce fait. Nous lui inspirâmes un moyen infaillible à cet égard, il fut exécuté et suivi du succès que nous lui avions annoncé, pour prouver que la maladie étoit *contagieuse.*

En effet, M. le Commandant fit venir une vache très-saine, tirée d'un Village où la maladie ne s'étoit point encore établie. On fit un verbal; on l'introduisit dans l'écurie, à côté d'une des vaches malades, à une heure déterminée. On la fit manger et boire; il

fut convenu qu'on ne lui donneroit point d'Eau Anti-putride pour la préserver de la contagion, et qu'au contraire, si elle prenoit la maladie, qu'on la laisseroit jusqu'à ce qu'elle fut morte; qu'on observeroit la durée du cours de sa maladie, et que l'ouverture de son cadavre en seroit faite de la même manière que nous l'avions fait faire, pour savoir si l'on y trouveroit les mêmes parties gangrénées que nous avions remarqué à toutes les vaches mortes de cette maladie, qui avoient été ouvertes. Cet ordre fut exécuté: la vache saine fut introduite dans notre écurie pour y prendre la maladie, elle la prit effectivement *dans vingt-deux heures*; elle vécut cinq jours et fût ouverte. On lui trouva les mêmes symptômes qu'aux autres, et il fut prouvé, sans réplique, que la maladie étoit *contagieuse*, et qu'on ne sauroit prendre trop de précaution pour empêcher la communication des bestiaux des lieux infestés, d'avec ceux qui ne l'étoient point.

Il y a d'autres détails infiniment intéressans; nous les réservons pour l'Ouvrage particulier que nous devons faire de cette maladie pour les Colonies, comme une suite de l'ordre qui nous a été donné; nous exposerons

seulement ici la division de notre Ouvrage sur l'*épizootie*, pour en donner une idée qui puisse intéresser le gouvernement et le public.

Notre dessein est de diviser notre Ouvrage en cinq parties.

Le premier chapitre, fixera le caractère et l'espèce de l'*épizootie* qui a régné dans la Guyenne, en 1774 et 1775.

Le second démontrera incontestablement sa contagion et sa malignité.

Le troisième exposera les principes et les règles du traitement méthodique et simple de cette maladie, suivie de plusieurs guérisons éclatantes, à la première époque de l'épizootie.

Le quatrième constatera l'incurabilité de cette épizootie à la seconde époque du cours de cette maladie, ou du quatrième jour de son apparition.

Le cinquième, enfin, ne laissera aucun doute sur le moyen de préserver le bétail dans les campagnes, au milieu de la contagion.

Nous sommes d'autant plus flattés de remplir cet objet important qui intéresse essentiellement le public et le gouvernement, que l'ouvrage que nous fîmes à Bordeaux, que M. l'Intendant de la Province fit imprimer

et distribuer, nous méritèrent des lettres des Ministres et des Commandans de la province si flatteuses, que nous ne pouvons mieux faire que de les insérer dans ce chapitre, pour donner plus de confiance aux habitans des Colonies, s'ils veulent employer nos moyens uniques, nouveaux et expérimentés, pour leur propre utilité, et la conservation de leur bétail.

COPIE de la Lettre écrite de Bordeaux, le 25 Novembre 1774, à M. FAURE DE BEAUFORT, ancien Médecin ordinaire du Roi, par M. le Comte de FUMEL, Commandant de la Province.

J'ai fait passer sur-le-champ, Monsieur, à l'Imprimeur la recette que vous m'adressez; je compte en avoir demain matin des exemplaires, et j'en enverrai aux Ministres : j'aurois desiré que votre consultation y eut été jointe.

Je ne saurois trop vous remercier, à mon particulier, des services que vous rendez à la province, et je ne saurois trop dire aux Ministres, le zèle avec lequel vous vous êtes porté à faire le bien public. Je vous renouvelle

mes remerciemens et les assurances des sentimens avec lesquels je suis, Monsieur, votre très-humble et très obéissant serviteur.

Signé, le Comte DE FUMEL.

COPIE de la lettre écrite de Versailles, à M. FAURE DE BEAUFORT, ancien Médecin ordinaire du Roi, à Bordeaux, le 22 Décembre 1774, par M. DE SARTINE, Ministre de la Marine.

J'ai reçu, Monsieur, avec la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le mémoire sur l'épizootie, qui afflige la Guyenne et les pays circonvoisins. Les soins que vous vous êtes donnés pour connoître et traiter cette maladie, ne peuvent que faire honneur à votre zèle et à vos talens. Je ne puis trop vous engager à continuer à les employer aussi utilement. Recevez mes remerciemens de votre attention, et soyez bien persuadé des sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-hnmble et très-obéissant serviteur.

Signé, DE SARTINE.

A Versailles, le 23 Décembre 1774.

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 10 *de ce mois ; je ne puis qu'applaudir à votre zèle et à vos succès contre la maladie épizootique qui règne dans la Guyenne. Si vous avez quelques éclaircissemens à donner à ce sujet, il faut les adresser à M. Bertin, qui est chargé du Département. Je suis, Monsieur, etc.*

Signé, DE MAUREPAS.

A Monsieur Faure de Beaufort, Docteur en Médecine, à Bordeaux.

A Versailles, le 26 Décemcre 1774.

J'ai reçu avec plaisir, Monsieur, la consultation que vous avez bien voulu m'envoyer sur la maladie épizootique qui règne en Guyenne; je prends trop d'intérêt au bien de cette province, pour ne pas vous engager à y continuer les opérations dont vous me marquez les heureux succès.

Je vous prie de vouloir bien me mander quand l'expérience du préservatif aura été faite, si elle a réussie.

Je n'ai point d'ordre du Roi, pour aller à

Bordeaux; mais si Sa Majesté m'y envoye, je serai très-aise de vous y voir, et de vous assurer des sentimens d'estime et de considération, avec lesquels je suis, Monsieur, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Signé, le Comte DE NOAILLES, Duc DE MOUCHY.

A Monsieur Faure de Beaufort, Médecin à Bordeaux.

MANIÈRE *de garantir et de guérir les Matelots et les Marins de la peste, sur les mers du Levant, de l'Egypte, etc.*

LA peste est de toutes les maladies la plus cruelle et la plus funeste qui afflige l'humanité; elle est presque périodique dans le Levant, à Constantinople et en Égypte. Cette maladie peut infecter dans très-peu de jours les équipages des vaisseaux de la Marine royale et marchande, et leur causer des pertes irréparables.

Il y a des années où cette maladie est universelle en Egypte, sur-tout lorsque les rosées ne sont pas journellement abondantes,

pour rafraîchir l'air et diminuer l'excessive raréfaction de ce fluide, qui, en perdant son élasticité et son ressort par les chaleurs brûlantes qui y régnent, donne lieu à la stagnation du sang dans le poulmon, et cause la difficulté de respirer, l'inflammation du cerveau et des entrailles, sans qu'on puisse en arrêter le cours funeste.

De tous les remèdes dont les caisses médicamenteuses des navires sont composées, il y en a très-peu qui conviennent au traitement de la peste. Il n'y a point de Chirurgien sur les vaisseaux, (nous osons l'avancer,) qui puisse avoir assez de connoissances pour se flatter de traiter la peste avec succès. 1.° Il faut connoître parfaitement cette maladie et la nature de son venin; 2°. les effets prompts qu'il produit sur les malades; 3.° et finalement les remèdes qui ont assez de force et de vertu pour rendre impuissant (dans l'instant) le venin subtil et contagieux de la peste, pour qu'il ne continue point ses funestes ravages, qui sont si prompts, que ceux qui sont attaqués de cette horrible maladie, périssent quelquefois dans vingt-quatre heures, ou subitement.

Nous avons pensé que ce seroit rendre un

grand service à la Marine royale et marchande, que de donner dans cet Ouvrage, *qui nous a été ordonné*, des notions succintes, mais suffisantes, pour mettre les Chirurgiens, qui sont destinés à s'embarquer, à portée de connoître la cause de la peste, la nature de son vénin, et sa force sur nos corps, pour pouvoir opposer sur-le-champ les remèdes qui peuvent surmonter la résistance de cette violente maladie, afin d'en arrêter les progrès funestes, et sauver les malades de la mort.

Les expériences que nous avons faites des effets de notre acide combiné, qui ont arrêté le cours des fièvres malignes épidémiques et pestilentielles, nous persuadent que l'on arrêtera de même les effets de la peste, qui est une maladie du même genre, dont l'espèce est supérieure à la fièvre maligne, épidémique, qui se manifeste souvent en France et dans les pays les plus chauds.

Nous avons cependant des notions, depuis plus de vingt ans, des bons effets que notre Eau Anti-putride a produit au *Grand-Caire*, pendant la peste, et dans d'autres circonstances, à *Smirne*, à *Alep*, à *Damiette*, à *Alexandrie*, etc., où les fièvres sont ordinairement pestilencielles.

Nous pouvons assurer, par les expériences les plus frappantes que nous avons de la guérison de quantité de fièvres malignes qui avoient plusieurs symptômes propres à la peste, qu'en donnant plus de force à la boisson de notre Eau dans le traitement de la peste, et en rapprochant le tems de la boisson, on parviendra, suivant toute apparence, à la guérir, lorsque la gangrêne n'aura pas rendu la maladie incurable.

Nous donnerons, à cet effet, le moyen de renforcer la boisson, pour arrêter avec succès le progrès de la peste, et pour s'en garantir au milieu de la contagion; ce qui sera moins difficile que le traitement de cette maladie cruelle, qui sera presque toujours incertain jusques au septième jour de la maladie.

La peste est un des fléaux le plus redoutable qui dévaste les contrées, par un venin contagieux répandu dans les airs, dans les pays chauds, qui enlève les malades presque subitement, et avant qu'on ait le tems d'employer des remèdes suffisans et propres pour en combattre la cause *alkaline* et venimeuse.

La fuite parut aux anciens Médecins le meilleur remède pour éviter la peste, mais ce parti n'est pas praticable lorsqu'on est

sur mer, et que le devoir nous force de ne pas nous en écarter, comme il arrive dans les armées navales.

Le meilleur moyen seroit celui de pouvoir se préserver de eette maladie, par des remèdes simples, peu coûteux, et faciles à être administrés aux Matelots, aux Soldats, etc. dans le milieu de la contagion, lorsque des circontances obligent la Marine de pratiquer les mers où la peste est fréquente.

Nous sommes très-persuadé que le moyen que nous avons, qui a toujours réussi à l'égard des fièvres malignes, épidémiques et de la petite vérole, réussira également à l'égard de la peste, en donnant quelque degré de force au préservatif que nous allons indiquer, qui sera en même tems le remède qu'on opposera à la maladie, lorsque quelqu'un la prendra dans les navires ou ailleurs.

On connoît la peste par les symptômes qui lui sont propres. Cette maladie est plus ou moins violente, suivant les saisons; elle dépend d'un venin répandu dans les airs, qui agit avec promptitude et fait souvent mourir les malades subitement, ou dans deux ou trois jours. Les personnes d'un tempérament sanguin et pléthorique courent infi-

niment plus de dangers que les personnes robustes et celles qui s'affectent moins.

Les charbons, les mortifications gangrêneuses, les parotides, les bubons, le délire, l'inflammation du cerveau, du poulmon et des entrailles, les frissons dans le principe, la fréquence et l'inégalité du poulx, les maux de tête, la difficulté de respirer, et les syncopes, souvent accompagnés de vomissement, sont les symptômes qui annoncent l'inflammation universelle, qui caractérisent la peste, si fréquente dans les divers pays de la domination du Grand Seigneur.

L'abattement des forces, l'insomnie, l'engourdissement et la pesanteur de tout le corps, et principalement de la tête, les douleurs, le poulx fréquent, serré, dur et foible, et les défaillances continuelles sont les autres symptômes de la peste, qui annoncent que les nerfs et les esprits vitaux sont très-vivement attaqués.

La maladie est très-aiguë: on prétend que le venin qui l'a produit, y est apporté par les vents des pays orientaux, pendant les grandes chaleurs, et que le venin s'insinue dans les habits et peut être porté fort loin sans rien perdre de ses propriétés et de sa force.

Les Auteurs graves qui ont traité des causes de la peste, assurent qu'elle est sulphureuse, putride, subtile, contagieuse, âcre, caustique, et par conséquent *alkaline*.

La peste doit son origine aux exhalaisons de mauvaise qualité qui passe dans le sang, par le moyen de l'air qu'on respire.

Cette maladie est presque toujours mortelle, lorsqu'on ne peut point l'arrêter les deux premiers jours de son établissement; la force caustique et brûlante des miasmes qui enflamment et gangrênent les parties les plus essentielles à la vie des malades qui en sont attaqués, fait des progrès si rapide, qu'on n'a pas le tems de saigner suffisamment le malade, etc.

Cette maladie se termine différemment des autres fièvres malignes, épidémiques, qui guérissent promptement par les évacuations, les saignées et la boisson acide de notre Eau, ou par d'autres acides, au défaut de celui-ci.

La peste, au contraire, ne guérit que par les éruptions exanthémateuses, les sueurs, les parotides et les bubons, lorsqu'ils suppurent, ce qui fait que les remèdes évacuans qui s'opposent à la sueur, à la sortie

des parotides et des bubons, sont diamétralement opposés aux succès de la guérison de la peste.

L'objet du traitement se borne à faire vomir très-copieusement le malade dans le principe de la maladie, pour dégager les premières voies, et à lui faire boire nuit et jour, d'un quart-d'heure à l'autre, un gobelet d'Eau Minerale Anti-putride de Beaufort, préparée pour la boisson renſorcée, telle qu'il convient de la donner en pareille circonstance, en mettant dans une pinte d'eau commune les trois quarts d'une cuillerée à bouche de cette Eau Anti-putride pure. On continuera cette boisson, ainsi renforcée, trois jours de suite, pour neutraliser ce *venin alkalin*, qui ne résistera point à la puissance de notre acide combiné, qui sera supérieur à la force de la résistance de la cause de la peste. On continuera la boisson de l'Eau de Beauſort jusqu'à parfaite guérison, en la rendant moins forte du tiers, et en en buvant moins souvent.

Les saignées du pied seront employées avec ménagement, de préférence à celles du bras, pour ne pas s'opposer à la sortie des parotides et des bubons, dont on doit desirer la prompte suppuration.

Mais on doit en même tems parer à l'inflammation qui deviendroit gangrêneuse.

Les Médecins ont toujours été partagés sur l'utilité de la saignée dans le traitement de la peste, à cause des défaillances, des syncopes fréquentes, de la faiblesse et de l'extrême abattement des forces, qui auroient pu faire mourir le malade subitement suivant quelques-uns, par les effets des saignées trop copieuses.

Mais *Rivière*, célèbre Praticien, pense différemment; il sauva les malades pestiférés, qui furent confiés à ses soins, par des saignées répétées de quatre et de six onces de sang chaque fois, qu'il fit tirer de quatre en quatre heures, pour détruire promptement l'inflammation, en écartant les dangers de la mort inévitable sans de pareils secours et ménagemens.

Nous pensons aussi, d'après nos expériences sur les fièvres malignes, gangrêneuses, qu'en saignant le malade six fois dans vingt-quatre heures, à la quantité d'une palette de sang chaque fois, on parviendra à détourner l'inflammation, et par conséquent la gangrêne, à mesure que l'Eau Minérale Anti-putride neutralisera parfaitement le venin caustique et brûlant de la peste, et que le

venin sortira par l'effet des vessicatoires, dont les suppurations seront augmentées par la prompte ouverture des bubons, en maturité, pour entretenir la suppuration la plus abondante qu'il sera possible, jusqu'à la convalescence.

Dans le commencement du traitement, on donnera trois fois par jour des lavemens composés avec un tiers de l'Eau Anti-putride de la boisson du malade, et les deux autres tiers d'eau de fontaine.

On donnera trois fois par jour au malade une cuillerée à bouche de vinaigre anti-pestilentiel du Comte de Saint-Germain, dans deux cuillerées d'eau commune.

M. de Saint - Germain, dont l'âge et la naissance sont encore un mystère, avoit parcouru presque toutes les parties du monde, et y avoit fait diverses découvertes utiles qui le rendoient très-important dans les pays où il paroissoit momentanément; il nous assura en 1762, à Amsterdam, où M. le Maréchal, Prince de Soubise, qui commandoit les armées d'Allemagne, nous avoit employé pour le service du Roi, qu'il s'étoit préservé deux fois de la peste, par l'usage journalier de trois cuillerées de vinaigre préparé, qu'il prit pen-

dant la durée de cette terrible maladie, et par des acides vitrioliques qu'il préparoit d'après ses découvertes.

Ce vinaigre répond parfaitement aux principes qui ont donné lieu à la composition particulière de notre Eau Anti-putride et à ses effets pour contribuer à surmonter la résistance opiniâtre et dangereuse du venin de la peste, et à renforcer le moyen que nous devons indiquer ici, pour en garantir ceux qui seront forcés de demeurer dans les pays où cette maladie pourra se manifester.

Dans le commencement du traitement, on donnera à boire plusieurs pintes d'Eau Anti-putride préparée pour la boisson, et trois cuillerées au moins par jour de vinaigre anti-pestilentiel, dont on trouvera la composition ci-après.

Dans le même jour, on donnera trois lavemens au malade, dans lesquels on mettra les deux tiers d'Eau commune et un tiers d'Eau Anti-putride préparée pour la boisson. Ce vinaigre servira également quand on aura la peste, en en donnant quatre cuillerées par jour et un verre d'Eau Anti-putride tous les quarts-d'heures; on ouvrira le plutôt qu'il sera possible les bubons, pour établir et entretenir

la suppuration, ainsi que celle des vessicatoires; la suppuration sert à faciliter la sortie du venin de la peste et à terminer la guérison.

M. de Saint-Germain mettoit dans le vinaigre un acide vitriolique préparé; mais quoiqu'il ait bien réussi, cet acide n'étoit ni aussi bon, ni aussi parfait que le nôtre qui y est suppléé.

Vinaigre anti-pestilentiel.

Prenez une pinte de bon vinaigre rouge ou blanc, ajoutez-y deux scrupules d'alun de *Rome*, une cuillerée à bouche d'Eau Anti-putride pure, pour joindre et mêler avec une pinte d'eau commune, dans laquelle on aura fait fondre demi-livre de sucre, pour en former deux bouteilles pour l'usage.

La saignée du pied, d'après les expériences des Médecins célèbres qui ont traité cette maladie avec des succès à tous égards, ont pensé qu'elle convenoit mieux que celle du bras. On doit la répéter pendant les trois premiers jours; mais il faut faire attention de n'en pas faire, lorsque la pléthore sera diminuée, et que l'on verra les parotides et les bubons paroître et grossir, parce que leur

suppuration avec l'usage abondant de nos acides combinés, termineront la guérison de cette terrible maladie.

On fera très-bien, s'il est possible, d'y appliquer des cataplasmes ordinaires relâchans et maturatifs, pour parvenir à les ouvrir promptement, et à établir une suppuration permanente, abondante, jusques à parfaite guérison.

Dans les autres fièvres malignes, nous ne réussissons à les guérir que par des saignées copieuses, pour prévenir les inflammations et les suppurations; mais la peste, au contraire, doit se terminer, comme la petite vérole, par la suppuration.

Chicoineau, Ruland, Schnezberg, Minderus, Fracastor et Rivière, qui ont traité cette maladie avec succès, nous en préviennent affirmativement.

On doit tenir le ventre libre par deux verres de tisanne royale, faite avec les follicules de senné, les tamarins, le citron, et la réglisse, *sans manne.*

On doit donner, de deux jours l'un, un *dilutum d'une once et demie de pulpe, de casse dans une pinte de petit-lait*, quand on peut en avoir, en y ajoutant un grain d'*émé-*

tique, pour faire agir ce remède dans le jour par les selles.

Le Médecin ordinaire fera le choix, suivant les circonstances, de l'un ou de l'autre de ces purgatifs minoratifs, qui ne peuvent être employés utilement qu'après le septième jour, à moins que le calme et le relâchement des solides ne se fut manifesté le cinquième jour, pour en user avant le septième.

On doit donner ces remèdes légèrement purgatifs et rafraîchissans tous les trois jours, en les continuant de même pendant dix à douze jours, ce qui fera quatre jours de médecine.

On donnera au commencement de la convalescence, plusieurs fois dans le jour, un quart de vin ordinaire, sur trois quarts d'Eau Anti-putride préparée pour la boisson; c'est un cordial rafraîchissant.

On doit quitter alors le vinaigre préparé; et ne boire de l'Eau *de Beaufort* que dans les repas, soit avec du vin, ou sans vin. On doit toujours boire un grand gobelet de cette Eau préparée le matin à jeûn, et autant une heure avant souper, et plus souvent si l'on est altéré.

Le régime dans cette maladie doit être simple; on ne donnera aucun bouillon gras

pendant les sept premiers jours de la maladie; les décoctions d'orge, les vermiseles, les crêmes de riz, ou le riz, les soupes de farine des pommes de terre, les panades au maigre, les œufs, le poisson à l'huile et au vinaigre, sont les seules alimens, avec les soupes à l'oseille, s'il est possible d'en avoir, qui puissent convenir, en attendant les alimens plus solides qui ne soient point trop salés.

On purgera deux ou trois fois le malade dans la convalescence, si le Médecin juge nécessaire de ne le pas purger davantage. On prendra tous les jours, ou de deux jours l'un, des lavemens anti-putrides et rafraîchissans, comme auparavant, afin de redonner le ton et le ressort que les entrailles avoient perdu, par la phlogose générale, qui annonçoit, avant les saignées et l'usage de l'Eau Anti-putride, l'inflammation gangrêneuse très-prochaine par l'alkali volatil du venin subtil de la peste, généralement répandu dans toutes les parties du corps et dans le cerveau.

Notre traitement, par un acide puissant et concentré qui est joint à des sels anti-putrides combinés, est, *sans la moindre exagération*, le plus spécifique de tous; pour arrêter le cours des maladies pestilentielles

et les guérir, et il doit, à plus forte raison, les prévenir lorsqu'on en fera usage, ainsi que du vinaigre anti-pestilentiel, dans tous les pays où cette maladie contagieuse exerce ses cruels ravages, ainsi que nous l'indiquerons : on en a deux exemples dans la Marine de Toulon, qui ne permettent pas de douter des faits que nous avançons à cet égard.

En effet, la frégate la *Topaze* ne déposa-t-elle pas il y a plusieurs années plus de quatre-vingts malades, ayant des bubons, des parotides, des charbons et des mortifications sur les parties les plus délicates qui étoient noires, ainsi que la langue, avec délire, qui firent caractériser cette maladie d'un miasme et d'une parotide pestilentielle? Le Capitaine de cette frégate, nommé M. le Marquis de Taillade, n'en fut-il pas attaqué avec perte de connoissance, suivie d'un hoquet inflammatoire pendant plusieurs jours?

Ces malades, dont on avoit voulu défigurer le caractère, pour rendre la cure, par les acides *de Beaufort*, moins importante, ne furent-ils pas tous sauvés, excepté un, au grand étonnement du Public et des Officiers de la Marine?

Un évènement très-récent qui s'est passé

contradictoirement au Lazaret de Toulon et de Saint-Mandrier, au mois de mai dernier, sur environ six cents malades déposés dans ces hôpitaux par la division de l'Escadre de M. le comte d'Estaing, venue de Cadix, qui étaient pour la plupart attaqués de fièvre maligne inflammatoire, contagieuse, pareille à celle qui avoit réduit l'équipage de la frégate la *Topaze* à la dernière extrémité, par la fièvre maligne pestilentielle, dont les symptômes, ci-devant détaillés, en constatoient évidemment le caractère; ces malades, disons-nous, ne furent-ils pas traités sans succès pendant les quatorze premiers jours de leur arrivée? Si l'on avoit eu la connoissance essentielle des effets des acides de M. de Beaufort, n'auroit-on pas réussi à arrêter la mortalité des maladies par cet acide combiné, comme M. de Roussieux, Médecin de la Marine, le fit au moment qu'il eut ordre de se rendre à l'Hôpital de Saint-Mandrier pour traiter ces malades, comme il avoit traité ceux de l'équipage de la frégate la *Topaze* quelques années auparavant, avec le plus grand succès?

La satisfaction que ses Supérieurs et le Ministre ont eu de ses succès contradictoi-

res, et par comparaison, ne servent-ils pas à confirmer, par des faits d'expérience, ce que M. de Beaufort, frère de ce dernier, a rapporté dans le traité des maladies aiguës relatives à la Marine Royale, qui a été ordonné par la sage prévoyance d'un Ministre de la Marine, aussi éclairé que l'est M. le Maréchal de Castries? En faudroit-il davantage pour fixer la confiance de la Marine royale et marchande, pour rassurer les Marins qui fréquentent les mers du Levant de Constantinople et d'Egypte, où les maladies aiguës, malignes et pestilentielles, sont presque périodiques dans ces pays-là, où elles causent dans les comptoirs Français et sur leurs navires des pertes inappréciables, sur-tout pour le commerce considérable qu'ils y font journellement.

Nous rapporterons ici ce qu'on lit dans un Ouvrage imprimé depuis le mois de Janvier dernier, qu'on trouve dans le Mercure de France, sur les détails des Voyages qu'un Particulier a fait dans l'Afrique, l'Asie et dans les Echelles du Levant, qui a eu la peste près de Smyrne, où il a observé par les yeux de la vraie Physique, que le venin de la peste est un venin très-exalté, volatil

et très-pénétrant, et que pour le combattre sans danger et sans donner le tems à cette matière subtile et corrosive de gangréner les malades et leur causer la mort, il faudroit pouvoir insérer dans les veines l'esprit de vitriol, en quantité suffisante pour neutraliser sur-le-champ l'alkali volatil de la peste, qui fait périr presque tous ceux qui ont le malheur d'en être attaqués, principalement dans les pays chauds. Nous rapporterons en entier l'article du Mercure, sur les Observations de ce Voyageur, à l'égard de la peste, pour qu'on soit toujours plus convaincu que nos Observations sur les acides, dont on redoutoit l'usage avant nous, sans avoir cherché à découvrir le véritable moyen de les adoucir, sans rien di-diminuer de leur vertu, et à les rendre propres aux maladies de différente espèce, dont la cause dépend des alkalis plus ou moins abondans et exaltés, qui se sont introduits subitement dans le sang des voyageurs et de ceux qui se sont trouvés dans des contrées pestiférées.

EXTRAIT du livre intitulé: *Observations d'un Voyageur*, ou *Essais philosophiques sur les mœurs de divers Animaux étrangers, avec des Observations relatives aux principes et usages de certains Peuples*, ou *Extrait des Voyages de M.* ***, *en Asie, communiqués à M.* de Buffon, *imprimé avec Privilége du Roi, chez Couturier, Libraire, quai des Augustins, en* 1783, *page* 224.

L'Auteur, après avoir fait la description de tout ce qu'il a souffert, quand il fut attaqué de la peste à deux journées d'Alephn, dit: « Qu'il s'est apperçu que le virus pes-
» tilentiel n'est qu'un ferment alkali de
» l'éthèr, dont l'effet est de pénétrer et dé-
» composer la masse des humeurs, par le
» procédé qui les assimile à sa propre nature.
» Qu'il est convaincu qu'il ne s'agiroit,
» après avoir promptement dégagé les pre-
« mières voies, que d'introduire dans les
» veines du malade, en un seul jour, mais
» avec grande circonspection, et à deux ou
» trois reprises, une ou deux gouttes d'un
» esprit acide, anti-ceptique, capable de ré-
» tablir l'équilibre nécessaire à la vie, en

» neutralisant l'alkali, qui est le principe de
» la mort d'un pestiféré. »

Il ajoute, « que c'est ainsi que, par une
» cause à-peu-près contraire, l'on voit cer-
» tains Egyptiens ou Arabes, et aussi divers
» animaux dont le sang est tellement saturé
» de parties alkalines, qu'ils n'ont rien à
» redouter de la morsure des vipères, dont
» le venin est un acide exalté. »

Les réflexions que le pestiféré Philosophe fait aux environs de Smyrne, ville de la Turquie, sur la nature du venin exalté de la peste, sont simples et naturelles. Il juge par les effets qu'il éprouva de cette maladie, qu'il n'y a que l'alkali subtil et abondant qui ait pu les produire, et que l'acide dans l'univers en est le plus puissant spécifique, pour détruire l'alkali caustique et venimeux qui produit la peste. Il juge, comme tous ceux qui ont fait des recherches sur les causes de la peste, en démontrant affirmativement, comme eux qu'elle dépend des miasmes de putridité les plus corrompus et évolâtilisés, par les effets des chaleurs qui ont élevés dans les airs ces corpuscules malins et pénétrans, dont l'acrimonie est si brûlante, si corrosive et sub-

tile, qu'elle agit sur-le-champ sur les corps vivans qui ont le malheur d'en être infectés. Il voyoit sur lui-même les effets des propriétés des alkalis volatils, qui ne pourroient être réprimés et détruits que par l'acide vitriolique, qui en est le véritable ennemi et le contraire.

Ce Philosophe, qui n'avoit pour lui que les lumières de la Physique et les effets de la peste dont il étoit attaqué, fit également des réflexions sur l'air qui étoit chargé de tous les miasmes putrides, subtils, volatils et corrosifs de la peste. Il jugea que la chaleur excessive les avoit élevés de la surface de la terre, et sur-tout des lieux marécageux en partie desséchés, où se trouvoit le foyer de la contagion. Il conçut en même tems que cet air devoit être excessivement raréfié et presque sans ressort, puisqu'il gênoit la respiration des malades et de ceux qui ne l'étoient point, et qu'en pénétrant les vésicules du poulmon, il n'avoit pas assez d'élasticité pour les remplir et détendre, afin de rendre la respiration libre et aisée, en donnant un mouvement plus régulier et complet à la circulation du sang, pour l'empêcher de s'arrêter et de s'engorger dans

les viscères par la lenteur de sa marche, et par le défaut d'action de l'air sur les vaisseaux du poulmon. Il conçut aussi tous les dangers de la stagnation du sang, qui annonçoient l'inflammation, la gangrêne prochaine, et conséquemment la mort. Les observations que ce philosophe pestiféré faisoit, d'après les expériences des effets de la peste, étoient vraies et évidentes; il ne voyoit aucun remède pour rétablir l'air dans son premier état, afin de lui redonner sa première propriété de force, d'élasticité et de ton, que l'acide seul, par des rosées abondantes dans les climats chauds sujets à la peste, où il ne pleut jamais, comme dans l'Egypte, pouvoient réparer, en remettant l'air dans son premier état, et en *décurtant* ses parties rameuses portées au-delà de leur ressort, par les effets des chaleurs brûlantes des climats, où la peste est fréquente.

Ce philosophe, méditant sur les propriétés de l'air, sur ses effets pendant la durée de la peste, ainsi que sur la nécessité de neutraliser et précipiter, par un acide abondant, l'alkali volatil, dont l'air est chargé pendant la durée de la peste, est si juste, que l'on voit les habitans de l'Egypte attendre, avec

la plus grande impatience, le retour des rosées abondantes chargées des acides tant desirés, pour remplir complettement leur objet sur l'air et sur le venin subtil de la peste, dont il est généralement infecté, pour en faire cesser sur-le-champ les effets, et pour s'assurer de l'instant de cet évènement si attendu, chaque particulier a soin de détremper dans un verre d'eau, environ deux onces de farine, qu'il laisse pendant la nuit au grand air, pour observer le moment où elle commencera de fermenter: les Egyptiens connoissent par-là le tems de la durée ou de la cessation de la peste; car s'ils apperçoivent la fermentation, ils allument sur-le-champ et à la même heure, des feux dans toute l'Egypte, en réjouissance de la disparution générale de ce funeste venin. Ce qui prouve évidemment que les pluies ou les rosées abondantes, chargées d'acides, rafraîchissent l'air, précipitent les parties hétérogènes et malignes dont il est chargé, les neutralise au point de n'en laisser aucun vestige : cette expérience incontestable, qui se renouvelle dans tous les tems où la peste se manifeste, prouve constamment et sans replique, que l'observation du philosophe voyayeur qui a

essuyé la peste, est lumineuse et juste, et qu'elle indique, sans aucun doute, que l'acide est le véritable remède spécifique de cette cruelle maladie.

Cette expérience, généralement renouvellée tous les ans en Egypte, nous engage à donner ici une idée succinte des propriétés de l'air, à raison de ses bons et mauvais effets pendant le chaud et le froid, pour que ceux qui seront dans le cas de traiter la peste ou d'autres maladies épidémiques ou épizootiques, soient plus en état de juger des causes de ces maladies, et des moyens les plus vertueux et propres à les combattre avec succès dans toutes les circonstances et les saisons, où elles pourront se manifester dans tous les pays de l'univers, puisque c'est par les effets de l'air que les miasmes malins et pestilentiels sont portées dans les diverses contrées, où ces sortes de maladies sont fréquentes et souvent périodiques, sur-tout dans les échelles du Levant et en Egypte.

L'air est un corps invisible qui n'affecte aucun de nos sens, que le tact quand il est agité. Nous en sentons les impulsions; nous le condensons et le raréfions à volonté; il entre dans la composition de tous les corps;

il est très-compressible et dilatable. Son élasticité, sa densité permanente, prouvent, quoiqu'invisible et inodore, que c'est un corps. Il est l'agent le plus puissant de la nature dans toutes ses opérations, dans les productions, dans la conservation et la destruction des substances des trois règnes, et principalement dans la production des météores.

On fait mille opérations avec l'air, qui méritent la plus grande attention. Pour expliquer plus facilement ses effets variés à l'infini, on peut lire les auteurs qui ont le mieux écrit sur la nature de l'air, sur ses propriétés et sur ses effets; nous nous bornerons ici à démontrer seulement que l'air, par son élasticité et son ressort, est absolument nécessaire à la vie, en pénétrant dans les vesicules du poulmon, pour entretenir le jeu de la respiration et le mouvement perpétuel de la circulation, pendant tout le tems de la vie de tous les individus qui respirent.

On connoît la force de l'air, sa dilatabilité et sa densité dans différentes circonstances, qui font juger qu'il peut se charger de différens corps hétérogènes, divisés à l'infini, pour les porter, à raison de ses différens mou-

vemens, dans diverses contrées, pour les y répandre et y produire les effets des propriétés des corpuscules étrangers, dont il sera chargé.

Si les corpuscules sont malins, il doit en résulter des changemens dans la nature des corps qui respirent, parce que les mêmes corpuscules, ou miasmes putrides, doivent inévitablement passer dans le sang, et y produire les effets dépendans du caractère de leur malignité. L'air, par lui-même, et sans être chargé (par supposition) d'aucune matière étrangère, venimeuse, peut encore produire universellement dans certains pays chauds, comme, par exemple, en Égypte, dans l'Asie, etc., des maladies épidémiques et mortelles, sans être contagieuses. Nous avons dit que l'air est dilatable et qu'il a du ressort : or, s'il arrive dans quelque circonstance, ou quelque tems de l'année, que l'excessive chaleur dilate et raréfie l'air au-delà de son ressort, il s'ensuivra de là, que les corps vivans ne pourront plus respirer, qu'ils seront suffoqués, enflammés et gangrênés par la stagnation inévitable du sang dans les poulmons, qui ne pourra plus circuler par l'extrême diminution du mouvement de ce viscère, dont le concours, avec celui du

cœur, étoit indispensable pour faciliter la libre et régulière circulation du sang, par les effets de la respiration que l'air seul peut entretenir.

On doit donc concevoir que si l'air peut produire et produit effectivement les effets dont nous venons de parler, on doit chercher les moyens physiques, s'il en existe, contre les effets de l'air de l'athmosphère, pour parer à des effets aussi prompts et aussi funestes de cet air trop raréfié.

Lorsqu'on veut faire attention aux causes qui sont propres à raréfier excessivement l'air, on verra aisément que le feu et la chaleur en sont les causes les plus ordinaires et les plus fortes, et que l'air qui sera généralement raréfié dans un pays quelconque, par la chaleur du climat et de la saison, ne pourra jamais manquer d'exercer ses effets, tant qu'il ne sera pas rafraîchi et remis dans son premier état de ressort et d'élasticité, par une cause générale qui fasse cesser la chaleur, et qui en rafraîchissant l'air, lui fasse reprendre ses premières propriétés.

Quand on est pénétré de ces vérités, on doit chercher dans l'imagination les moyens possibles contre des effets qui dépendent

absolument des variétés des saisons et de l'air.

Quels sont donc ces moyens pour sauver les malades et se sauver soi-même, dans un péril si imminent et général? C'est de saigner copieusement, d'arroser plusieurs fois le lieu de la demeure des malades, et de répandre dans l'air avec des seringues, ou d'espèces de pompes qu'on met dans un cuvier, pour pousser l'eau en vapeur de toute part, pour rafraîchir l'air qu'on respire, et redonner du ton et du ressort à ses parties rameuses, trop allongées et raréfiées; et lorsqu'on mêlera de l'alun dans l'eau qu'on répandra, on sera assuré de s'opposer à l'excès de raréfaction de l'air. C'est en buvant très-fréquemment de l'Eau Minérale Anti-putride, qu'on s'opposera à la trop grande raréfaction du sang, à la soif et qu'on parviendra à gagner du tems, jusqu'à ce que quelques pluies, ou les rosées abondantes aient répandu dans les airs des acides nitreux, ou autres rafraîchissans, pour faire cesser la cause générale des inflammations, qui, sans les matières subtiles et alkalines de la peste, ne causeroient pas moins la mortalité générale des habitans des lieux où on éprouve-

roit l'excessive raréfaction de l'air, dont nous venons de parler.

Ceux qui ne sont point sur mer, peuvent habiter les caves, établir des ventillateurs, faire arroser le devant de leurs habitations plusieurs fois par jour, et mouiller des tentes, des draps sur le plancher, etc., pour réparer l'air, pour écarter les effets des miasmes, dont il doit également être chargé, en ajoutant l'alun, qui ne peut pas être une dépense de conséquence, dont les effets stiptiques et acides, relativement à la circonstance où il faut donner à l'air plus de ressort, et détruire les miasmes venimeux dont il peut être chargé, sont plus avantageux pour tempérer l'air que ne le seroient les autres acides plus coûteux.

Nous donnons ici toutes ces notions aux Chirurgiens, qui seront sur les vaisseaux, pour conduire leurs malades et les individus Marins, jusqu'au tems où l'air sera généralement rafraîchi et remis dans son premier état de ressort et de salubrité, pour être délivrés des causes funestes qui existoient dans la perte de ses propriétés.

Ce seroit prolonger cet Ouvrage au-delà des bornes qui nous ont été prescrites, si

nous rapportions ici dans un long détail les principes qui nous ont déterminé à chercher le spécifique tant desiré, par le célèbre *Sydenham;* pour y réussir, nous avons longtems médité sur l'origine de la formation des corps sublunaires, afin de pouvoir nous former une idée probable sur leur altération et leur destruction, pour tâcher de la rendre stable et permanente par des principes évidens et par des expériences de différentes espèces, que la pratique seule dans le traitement des maladies des hommes, etc., pouvoit parfaitement constater, et nous mettre à même de porter des secours directs et assez puissans pour détruire la cause primitive de l'altération des corps, et les rétablir promptement dans leur premier état.

Des réflexions sur une science conjecturale, à bien des égards, nous firent porter nos vues sur les matières primitives et constituantes de tous les corps physiques, pour fixer l'opinion des Ministres de la santé, dont la variété infinie des sentimens sur les matières relatives à la théorie et encore plus sur la pratique de la Médecine, ne peuvent servir qu'à les plonger dans des erreurs qui en produisent des nouvelles, lorsque la base

des principes n'est pas constante, claire, évidente et certaine, d'où il ne peut s'en suivre que des traitemens douteux et incertains, qui ne servent souvent qu'à faire des victimes, sur-tout lorsque les malades sont attaqués des maladies aiguës et malignes.

Une entreprise de cette espèce nous fit long-tems méditer; nous fîmes mille tentatives, avec le ménagement que la prudence nous inspiroit, pour ne point faire de victimes par nos expériences, et parvenir à fixer un traitement assuré.

Ce fut après en avoir fait un grand nombre dans nos hôpitaux, où les occasions étoient très-fréquentes, que nous crûmes avoir réussi à établir le premier Rudiment de la recherche que nous fesions des parties constituantes des corps physiques animés et non animés, afin de voir clairement dans les cas d'altération ou de maladie, quelles pouvoient être les parties constituantes ou intégrantes des corps qui pouvoient être la cause de ces dérangemens, et de constater, en réussissant à les fixer, de rendre la Médecine infiniment moins conjecturale à certains égards qu'elle ne l'étoit, en établissant clairement et constamment la nature des parties constituantes

et les causes évidentes de leurs altérations ou maladies, afin de pouvoir les traiter plus directement, avec plus de connoissance et de succès.

Par le résultat de nos méditations et de nos expériences, il nous parut que tous les corps, (sans exception d'aucun), doivent être composés de deux sortes de manières; l'une, toujours en mouvement, fesant effort pour se mouvoir, qui ne peut être que la matière de la lumière et du feu, que nous nommerons *matière active.*

L'autre, purement matérielle et indifférente pour le mouvement et le repos, qui ne se meut qu'autant qu'on la met en mouvement, et qui reste par conséquent en repos par-tout où elle peut être placée, elle nous parut devoir n'être susceptible d'aucune action par elle-même; ce qui nous la fit appeller *matière passive.*

Il y a beaucoup d'apparence que la matière active n'est qu'une.

Mais nous avons pensé qu'il devoit y avoir un très-grand nombre de matières passives toutes différentes, et que c'est de leur combinaison, avec la matière active, que ré-

sultent les variétés des différens corps qui existent dans la nature.

Ces principes établis, il nous parut résulter que la matière du feu donne la vie à tous les êtres, et que c'est dans le juste équilibre de la combinaison de la matière active, avec les différentes matières passives, que consiste le bien, ou le mal-être des corps, et que c'est aussi de la matière de feu que dépend leur cohésion et leur liaison.

C'est la matière du feu qui porte dans l'intérieur des corps les substances nécessaires à leur croissance, à leur évolution et à leur développement, et finalement à leur aliment, afin de remplacer celles qui se dissipent en vapeurs, par la transpiration insensible.

Ce fut d'après ce tableau qu'il nous parut évident, que, pour entretenir un corps quelconque dans son premier état, ou dans son bien-être, nous devions nous attacher à découvrir un moyen certain, à tous égards, qui peut nous servir dans les occasions à maintenir une juste proportion, ou un équilibre entre la matière de feu et les substances solides qui les composent.

De toutes les substances connues qui pou-

voient nous fournir le moyen dont nous faisions la recherche, l'acide sulphurique fut celui qui nous parut devoir mieux remplir notre objet, parce que cet acide est la substance qui a le plus d'affinité avec la matière de feu, et comme l'acide sulphurique, combiné avec différentes bases ou substances, forme tous les sels connus, il devoit s'en suivre que les sels, quelque part qu'ils se trouvent, devoient renfermer plus ou moins de matière de feu, et par conséquent de matière vivifiante des corps.

Une réflexion naturelle nous fit voir que parmi les sels il y en a de fixes, et d'autres qui sont volatils; les premiers nous parurent devoir fixer la matière vivifiante dans les corps, et que les seconds devoient la dissiper.

Il est évident que lorsqu'il y aura trop de matière vivifiante dans les corps, ils tendront toujours à leur dissolution et à leur destruction, et lorsqu'il y en aura trop peu, ils dépériront et se dessécheront.

Le premier cas produit toujours le second. Trop de matière de feu tend à la fermentation, et par conséquent elle s'évolatilise, se dissipe, et le corps dépérit et meurt.

Ce fut d'après toutes ces découvertes que nous nous fîmes des principes qui nous sont absolument propres, que nous conclûmes qu'il falloit dans le premier cas, arrêter la fermentation, et que dans le second il falloit également empêcher le progrès de l'évolatilisation. Pour y parvenir, nous jugeâmes que les acides seuls, combinés, variés, et diversement adoucis et préparés, pouvoient parfaitement opérer l'un et l'autre de ces deux effets, parce qu'ils fixent la matière de feu, et qu'on peut augmenter et diminuer à volonté leur force, à raison des causes des maladies qu'on a à combattre : les expériences qui peuvent être renouvellées à toute heure, prouvent, sans replique, que notre découverte et nos principes sont évidens et justes. Pour en mieux juger, qu'on considère les expériences faites au Cap-Français, sur 300 soldats attaqués de fièvres malignes épidémiques ; celles sur les malades des environs de Grenoble, et du lazaret de Toulon, dont le gouvernement a une parfaite connoissance, et l'on sera à même de sentir et de connoître l'importance de notre découverte pour le bien général de l'humanité, et pour la marine en particulier, dont les expériences n'admettent ni doute, ni replique.

Ceux qui connoissent parfaitement la nature des corps sensibles, leur affinité, leur adhésion, leur cohérence, avec leurs parties élémentaires, les causes de la variété infinie de leurs espèces, par la différence de la configuration de leurs mollécules et la matière phlogistique qui les pénètre, leurs propriétés, leurs fonctions, les causes de leur altération, auront moins de peine à sentir toute l'étendue de nos principes, que ceux qui n'en auroient que des notions imparfaites.

Les expériences rapportées dans cet ouvrage, doivent être suffisantes pour fixer invariablement l'opinion des personnes qui seroient disposées à y former les moindres doutes; cependant s'il en falloit d'autres, nous en rapporterons de très-connues à Paris, qui effaceroient jusqu'à l'ombre de ces mêmes doutes. Elles seroient tirées en partie de la maladie de Mademoiselle de Clermont d'Amboise, aujourd'hui Madame la Maréchale de Choiseul; de celle de Madame la Marquise de Pompignan, sous les yeux de M. l'Archevêque de Vienne, son beau-frère, qui étoit presque agonissante et abandonnée par MM. de Vernage, Casamajor et Bordeu, qui ont été guéries par nos principes, diamé-

tralement opposés à ceux qu'on suivoit, et finalement de celle de Madame Homblot qui crachoit abondamment le pus, comme les précédentes, et qui avoit été traitée infructueusement pendant un an par des remèdes balsamiques et adoucissans, qui fut radicalement guérie dans six mois par les effets de nos acides, quoiqu'elle eût craché les trois quarts d'un des lobes du poulmon, ainsi que le verbal qui en fut dressé par MM. de la Faye, Didier, Maîtres en Chirurgie, et nous, six années après, lorsqu'elle mourut d'une fluxion de poitrine, en fait foi, ainsi que de la vérification de la cicatrisation parfaite du restant de cette partie du poulmon.

Ces exemples sont également rapportés pour faire connoître les avantages qu'il y aura de traiter les malades qui sont dans la consomption et attaqués de pulmonie dans les hôpitaux de la Marine, qui infectent encore davantage l'air qu'on y respire, et y causent des dépenses considérables, presque toujours infructueuses.

On voit clairement, que, par l'effet de nos principes, on écarte les systêmes sans bases solides, les hypothèses, les problêmes, les conjectures grossières, et presque toutes

les erreurs dont la Médecine paroît être encore infectée, et qu'on parvient, par un moyen bien simple, à faire cesser les altérations des corps, et guérir les maladies les plus désespérées.

Tels sont nos découvertes et nos principes. Au surplus, *errare humanum est.*

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Ouvrage manuscrit, ayant pour titre : *Formule détaillée sur la manière d'administrer l'Eau Anti-putride, à l'usage de la Marine, par M. de Beaufort*, et je n'y ai rien trouvé qui pût en empêcher l'entrée et la distribution dans le Royaume. A Paris, ce 8 Avril 1783.

DE GARDANNE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France et de Navarre : A nos amés et féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, et autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien aimé le Sieur DE BEAUFORT Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au Public un ouvrage de sa composition, intitulé : *Formule détaillée, sur la manière d'administrer l'Eau Anti-putride de Beaufort, à l'usage de la Marine*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége à ce necessaires ; à CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, Nous lui avons permis et permettons par ces présentes de faire imprimer ledit ouvrage autant de fois que bon lui semblera, et de le vendre, faire vendre, par tout notre Royaume. Voulons qu'il jouisse de l'effet du présent Privilége pour lui et ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne ; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilége que de la cession ; et alors par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilége sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV et V de l'Arrêt du Conseil 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Priviléges en Librairie. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires et autres personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie et de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'a-

mende, qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de tous dépens, dommages et intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires et Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume et non ailleurs, en beau papier et beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher et féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Hue de Miroménil, Commandeur de nos Ordres, qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher et féal Chevalier, Chancellier de France, le sieur de Maupou, et un dans celle dudit sieur Hue de Miroménil; le tout à peine de nullité des Présentes: Du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit Exposant et ses hoirs, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, et Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le deuxième jour du mois de Juillet, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-trois, et de notre Règne le dixième. Par le Roi, en son Conseil, le Begue.

Registrée sur le Registre 31 *de la Chambre Royale et Syndicale des Libraires et Imprimeurs de Paris*, N. 2938, *fol.* 906 *conformément aux dispositions énoncées dans le présent Privilége et à la charge de remettre à ladite Chambre les huit Exemplaires prescrits par l'Article CVIII du Réglement de* 1723. *A Paris, le* 11 *Juillet* 1783.

Signé, Valleyre jeune, Adjoint.

Achevé d'imprimer, pour la première fois, le 26 *Juillet* 1783.